FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1917 — N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

H. THIERRY

Ancien interne de l'Hôpital et de la Maternité
de Saint-Germain-en-Laye
Médecin des troupes débarquées au Maroc
Né le 8 novembre 1886 à Rouessé-Fontaine (Sarthe)

ÉTUDE

SUR

Les Pratiques et Superstitions médicales

DES MAROCAINS

et sur l'influence de la médecine française au Maroc

Président : M. ROGER, *professeur*

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, PLACE DE L'ODÉON

1917

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN, M. LANDOUZY
ASSESSEUR : G. POUCHET

PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL TEISSIER
Pathologie chirurgicale	LEJARS
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	Auguste BROCA
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	N.
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	N.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LETULLE
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	DEBOVE LANDOUZY GILBERT CHAUFFARD
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	DEJERINE
Clinique chirurgicale	DELBET QUENU N. HARTMANN
Clinique ophtalmologique	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR COUVELAIRE RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN
Hygiène clinique de la première enfance	MARFAN

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROUSSY
BERNARD	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SAUVAGE
BRUMPT	LABBÉ (H.)	MULON	SCHWARTZ (A.)
CAMUS	LAIGNEL-LAVASTINE	NICLOUX	SICARD
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	TANON
CHAMPY	LECÈNE	OKINCZYC	TERRIEN
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	TIFFENEAU
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	VILLARET
GOUGEROT	LEQUEUX	RETTERER	ZIMMERN
GREGOIRE	LEREBOULLET	RIBIERRE	
GUENIOT	LERI	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA CHÈRE FEMME

A MES PARENTS

A MES CHEFS ET A MES CAMARADES

DU CORPS DE SANTÉ DU MAROC

A MES MAITRES

DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Monsieur le Docteur MUSELIER, à l'Hôtel-Dieu

Monsieur le Docteur CAMPENON, à la Charité

Monsieur le Professeur ROGER, à la Charité

Monsieur le Professeur agrégé THIÉRY, à Tenon

A L'HOPITAL DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

PENDANT MON INTERNAT

Monsieur le Docteur GRANDHOMME

Monsieur le Docteur LÉVÊQUE

Monsieur le Docteur VENOT

Monsieur le Docteur CHERECHEWSKI

A L'HOPITAL DE CAMPAGNE DE CASABLANCA

PENDANT L'ÉPIDÉMIE DE TYPHUS EXANTHÉMATIQUE

ET DE VARIOLE (hiver 1913-1914)

Monsieur le Médecin-Major de 1re Classe JOB

Qui fut pour moi à la fois un chef bienveillant et un maître précieux.

J'adresse ici un témoignage bien sincère de profonde reconnaissance.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ROGER

Professeur de Pathologie expérimentale et comparée
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôtel-Dieu

Qui a bien voulu me faire le grand honneur de présider ce modeste travail et que je prie d'agréer mes sincères remerciements.

AVANT-PROPOS

Pendant les trois années que nous avons vécues au Maroc, presque constamment au milieu et au contact des indigènes, nous avons été vivement intéressé par leurs habitudes, par leurs mœurs si différentes des nôtres, et nous eûmes l'idée de noter jour par jour ce qui nous semblait intéressant ou simplement curieux. En qualité de médecin d'infirmerie indigène, nous eûmes beaucoup de facilités pour pénétrer dans le milieu arabe et nous en profitâmes pour faire une ample moisson de documents. Nous eûmes aussi la bonne fortune de devenir l'ami de plusieurs guérisseurs, de quelques maâlems, nous eûmes à soigner leurs clients et parfois leurs victimes, et c'est ainsi que nous pûmes connaître un certain nombre de recettes et de pratiques médicales des Marocains.

Un peu plus tard, un cadi dont le fils parle très passablement le français, nous prêta quelques livres de médecine arabe que nous traduisîmes ensemble. Presque tous étaient anciens, ouvrages très répandus et très connus, et nous fûmes frappé de la simi-

litude des remèdes prescrits, avec ceux que délivrent encore les empiriques sur les Souks du Moghreb.

Or, très peu d'ouvrages, au moins en français, ont été écrits sur la médecine marocaine. Ceux qui existent sont plutôt des compilations puisées dans les livres des explorateurs et rassemblées un peu au hasard. C'est pourquoi il nous a paru intéressant d'en faire le sujet de notre thèse.

D'autre part, nous avons cédé au désir de faire connaître aux médecins cette belle colonie où malheureusement nous n'allons pas assez, où les Allemands s'étaient, avant la guerre, si solidement installés et organisés. Alors qu'on parlait en France de la pléthore de médecins, on en manquait au Maroc, à trois jours de Paris, sous un climat merveilleux, dans un pays riche et où le praticien consciencieux peut, en menant une vie large, contribuer à une œuvre très belle.

Nous serions heureux que ce modeste travail, malgré toutes ses lacunes et ses défauts, venant surtout de notre peu de talent d'écrivain, puisse inspirer à quelques-uns de nos confrères le désir d'aller porter au Maroc la civilisation française trop souvent étouffée par des influences étrangères.

ÉTUDE

SUR

Les Pratiques et Superstitions médicales

DES MAROCAINS

et sur l'influence de la médecine française au Maroc

CHAPITRE PREMIER

Introduction

Les caractères généraux que l'on observe dans les manifestations de la vie indigène au Maroc se retrouvent dans les croyances et les pratiques médicales. Le Marocain, quoique différent à beaucoup de points de vue des autres Arabes de l'Afrique du Nord, a conservé cependant l'amour du mystérieux, du magique, du surnaturel. Bien qu'il soit moins mystique, moins traditionaliste et aussi moins religieux que ses coreligionnaires d'Algérie et de Tunisie, bien qu'il soit beaucoup plus apte et plus enclin à adopter nos habitudes et nos méthodes, le vrai Marocain du « bled » est toujours attaché à ses vieilles pratiques qui touchent de très près souvent la magie et la sorcellerie. Dans l'art de guérir, on les retrouve

comme ailleurs, transmises par une tradition vieille de plusieurs siècles, mais enrichies de nouvelles méthodes apportées par les invasions nombreuses de peuples très différents. Aussi, on voit se côtoyer des croyances et des pratiques médicales très diverses, les unes ayant leur origine perdue dans la nuit des temps, les autres presque modernes et assez semblables à ce que faisaient nos pères il y a à peine deux siècles. Ni les unes ni les autres ne se remplacent d'ailleurs, elles s'ajoutent.

Le Marocain étant fataliste (1), sait très bien qu'il n'en adviendra que ce qu'Allah aura écrit, c'est ce qui lui permet d'accorder une égale confiance au taleb qui lui délivre un gri-gri, au marabout dont la sainteté est reconnue, au maâlem qui lui pratique des saignées ou se livre à des attouchements mystérieux, au toubib qui lui vend sur le souk les produits les plus invraisemblables, au médecin français qui lui applique les plus récentes acquisitions de notre thérapeutique.

Il n'est pas éclectique du tout certes, mais n'a de mépris pour aucune méthode et, comme il craint beaucoup la maladie, tout homme qui soigne est pour lui un être à respecter. Bien plus, il applique au même cas et en même temps toutes les méthodes. Combien de fois avons-nous vu, en nous promenant sur le souk, les malades, à qui nous venions de faire un pansement ou une injection de quinine, venir

1. *Le Coran* dit : « L'homme a son destin pendu à son cou. »

demander au taleb des gri-gri pour leur plaie ou leur paludisme ! Combien de fois aussi, hélas ! après avoir passé une heure à nettoyer une large brûlure et à la panser aseptiquement, avons-nous trouvé sous le pansement soigneusement refait une plaie recouverte d'un mélange nauséabond et de composition mystérieuse : le maâlem avait passé par là ! Ce n'était pas un manque de confiance dans les remèdes « n'srani » (souvent le maâlem ou le taleb nous demandaient des médicaments pour leur usage personnel), mais deux sûretés valent mieux qu'une. Les Marocains connaissent très bien l'efficacité de la quinine dans le paludisme et de l'iodure de potassium dans la syphilis, les infirmeries indigènes en font une consommation étonnante, mais cela n'empêche pas les paludéens de porter à la tête l'amulette du taleb et aux syphilitiques de se livrer aux pratiques traditionnelles.

Dans les causes qu'ils attribuent aux maladies, on voit de même se côtoyer l'influence mystérieuse et l'influence physique, palpable. Ils croient fermement à l'influence des astres, de Moulahna et surtout du Djnoun dont nous raparlerons plus loin, mais ils savent reconnaître l'effet du froid, du vent qui soulève la poussière et cause les blépharites si fréquentes au Maroc ; ils ont même la notion de la contagion, dont ils font naturellement une chose mystérieuse, dont ils ne cherchent pas à trouver le pourquoi. Mais ils n'attachent pas plus d'importance aux causes qui nous apparaissent à nous, logiques et vraisemblables,

qu'aux influences du Djnoun ou d'un angle de mur ou du mauvais œil.

Il y a encore un autre point que nous voudrions mettre en lumière dès maintenant parce qu'il est caractéristique, c'est la similitude complète des pratiques indigènes dans l'espace et dans le temps. Tous les guérisseurs arabes procèdent selon des rites, et ces rites sont les mêmes depuis des siècles dans une même region. La façon de faire fait partie du traitement, les mêmes gestes sont répétés quelles que soient leur naïveté et leur inutilité ; les Marocains y attachent autant d'importance, sinon plus, qu'au traitement lui-même. Un maâlem qui pratiquerait une saignée sans tourner le patient vers l'Orient, scandaliserait beaucoup plus ses clients, qu'un chirurgien de France pratiquant une laparotomie sans se laver les mains, ne scandaliserait ses confrères et ses élèves. L'origine de ce rite est certainement d'ordre religieux, mais l'origine religieuse passe au second plan, c'est devenu un temps de l'opération, indispensable, cela fait partie de la saignée comme la pose d'un lien au-dessus du pli du coude.

Naturellement, plus le guérisseur fait de gestes, plus il connaît de rites, plus il est estimé ; et nous ne serions pas étonné que le succès des médecins français auprès de la population indigène soit dû en partie aux préparatifs dont s'entoure la moindre intervention chirurgicale. Ce serait une grosse faute, pour un médecin d'infirmerie indigène, de cacher à

un patient ces préparatifs, car c'est peut-être pour une grande part dans sa renommée.

Les croyances et pratiques qui caractérisent la médecine indigène au Maroc, et dont nous avons essayé de donner une idée générale, ne sont pas seulement applicables aux gens du peuple, à la classe pauvre et ignorante. La classe instruite et riche garde également sa confiance aux tolbas, aux interventions des marabouts, à la valeur protectrice des amulettes. Les Marocains, comme nous le verrons, ont leurs saints guérisseurs et leurs pèlerinages célèbres, qui sont loin d'être fréquentés seulement par les « Meskine » (1). En 1913, pendant l'épidémie de typhus exanthématique qui fit plusieurs milliers de victimes à Casablanca, nous eûmes l'occasion de soigner un riche Fasi atteint de cette terrible maladie. Le malade et sa famille se prêtèrent volontiers au traitement ; nous pûmes donner des bains, faire des injections hypodermiques d'huile camphrée ; les potions prescrites furent prises régulièrement aux heures indiquées, avec une exactitude qu'il aurait été difficile d'obtenir chez beaucoup de malades européens. Cela n'empêchait pas cependant notre malade d'avoir la tête couverte d'amulettes délivrées par les tolbas les plus réputés de la ville et le père et les frères d'aller offrir des ex-voto à la mosquée de Sidi Beliout. Quand le malade fut guéri, il y eut une grande fête à laquelle furent invités, avec nous, les

1. Les pauvres, la classe inférieure.

donneurs de grimoires. Nous avons su depuis que l'on avait failli nous mettre à la porte le premier jour, à cause des bains froids, car c'était, disaient les tolbas, risquer d'apporter dans la maison des Djinns, malins esprits des eaux. Heureusement nous avions eu l'audace d'affirmer la guérison et Allah permit qu'un Musulman fut guéri par un « n'srani ».

Est-ce à dire que les indigènes du Maroc sont réfractaires à l'introduction chez eux de nos méthodes thérapeutiques ? Certes non, les statistiques des infirmeries indigènes en font foi ; les indigènes viennent très volontiers se faire soigner par les médecins français; ils lui accordent même une grande confiance et ce n'est pas une utopie de vouloir faire pénétrer notre civilisation au Maroc par l'établissement de dispensaires, d'infirmeries indigènes et d'hôpitaux, mais il ne faut ni se leurrer ni se décourager. Le taleb, le maêlem, le toubib auront encore longtemps des clients sur les souks du vieux Moghreb et nous n'arriverons à faire reculer la routine qu'à petits pas : c'est une raison de plus pour l'attaquer avec ténacité.

CHAPITRE II

Étude des croyances, pratiques et recettes médicales indigènes au Maroc

---

De toutes les croyances indigènes, la plus répandue, la plus ancrée dans l'esprit des Marocains, est la croyance au *Djnoun*. Le Djnoun (pluriel Djinn) est un esprit malfaisant cause de nombreux malheurs et de beaucoup de maladies, qui ne se plaît qu'à tourmenter les humains. Il est partout, dans l'air, dans la terre, dans le feu, mais surtout dans l'eau. A l'heure du Moghreb (au coucher du soleil), il saute sur ceux qui viennent puiser l'eau au puits ou qui font boire les animaux à l'oued. C'est pourquoi un Marocain consent difficilement à traverser un ruisseau lorsque le soleil est couché. Il se plaît dans le sang et fréquente, dans les souks, l'endroit où les bouchers sacrifient les bœufs et les moutons. A cause de cela aussi les femmes, pendant la menstruation, n'approchent jamais de l'eau ; lorsque pendant cette période, elles sont prises de crises d'hystérie (assez fréquentes chez les Marocaines), c'est le Djnoun. C'est encore le Djnoun qui cause les attaques du mal comitial. Jamais les Marocains ne jettent de

cendres aux environs de leur douar, car les Djinn y viendraient la nuit s'amuser avec les cendres et tourmenter les habitants. Quand il y a clair de lune, les Djinn sont en fête et malheur à celui qui passe près d'un oued : il est certain d'avoir bientôt une grave maladie : les légendes se comptent par centaines où les génies malfaisants ont le rôle prépondérant.

En général, toutes les maladies qui ne relèvent pas d'une cause immédiate et palpable sont attribuées au Djnoun, en particulier les affections du système nerveux : l'hystérie, l'épilepsie, les polynévrites, la paralysie infantile, la folie, très fréquentes au Maroc. En mars 1916, un tirailleur marocain de notre bataillon fut atteint de méningite cérébro-spinale, il nous raconta qu'un soir, étant sorti de sa guitoune pendant qu'il pleuvait, un Djnoun lui sauta dessus ; en rentrant, il sentit un violent mal de tête, eut des frissons, des vomissements ; le Djnoun lui frappait les membres et l'empêchait d'ouvrir les yeux. Après guérison, il garda comme séquelle une névrite optique à gauche ; c'était, d'après lui, le Djnoun qui lui avait blessé l'œil. Plusieurs tirailleurs nous demandèrent si les Djinn existent en France, car, disaient-ils, « comme il y a beaucoup de sang dans les tranchées « les Djinn doivent y venir ». Ces hommes qui vont au combat comme à une fête et qui ne craignent pas la mort, ont une peur invincible des esprits. Nous les rassurâmes en leur expliquant qu'il ne pouvait y avoir de Djinn en France, parce

que, pour y aller, il leur faudrait traverser la mer et qu'ils ne peuvent le faire. En effet, les Djinn n'aiment pas le sel ; s'il y a un malade dans une maison, on jette du sel ou de l'eau salée dans la chambre et les Djinn s'enfuient.

Il y a une époque dans l'année ou les Djinn ne sont pas dangereux : c'est pendant le Ramadan, c'est-à-dire le mois pendant lequel les Arabes doivent s'abstenir de toute nourriture ou boisson durant le jour ; pendant ce temps les Djinn sont attachés et ne peuvent remuer.

Pour se défendre contre les Djinn, les Marocains emploient plusieurs procédés. Tout d'abord, ils ont soin d'éviter tout ce qui attire ces mauvais esprits et de s'éloigner des lieux où ils habitent de préférence. Sont-ils obligés de passer le soir près d'un oued, ils ont soin de se munir d'un peu de sel ; ou bien ils prononcent le mot Salamalikopum (je vous salue) ce qui suffit à les en préserver généralement. Un homme est-il atteint par un Djnoun, pour s'en délivrer il ira passer une ou plusieurs nuits dans un marabout réputé efficace à ce sujet. Près de Casablanca, le marabout de Sidi-Messaoud a une grande réputation. Les malades y restent en prières pendant plusieurs jours et y couchent la nuit, jusqu'à ce qu'ils se sentent délivrés. Enfin, certains tolbas délivrent des amulettes qui protègent du Djnoun ; ce sont en général des signes cabalistiques, des versets du Coran disposés dans un certain ordre, ou

encore des défenses de sanglier, des peaux de serpents, des griffes de panthère, etc.

On comprend quelle doit être la part de l'auto-suggestion dans l'apparition ou la disparition des maux causés par le Djnoun. Presque tous les malades atteints du Djnoun que nous avons eu l'occasion de voir étaient des épileptiques ou bien des hystériques ; dans les autres cas, ils étaient atteints de maladies du système nerveux absolument inconnues des Arabes, mais ce sont des hystériques que l'on rencontre le plus souvent parmi les victimes du Djnoun. Il existe au Maroc une secte que l'on appelle les Aïssaouas ; ce sont des hallucinés qui courent les marchés et se livrent à toutes les excentricités imaginables , ils mangent du verre, se roulent sur des charbons ardents, avalent des scorpions, se frappent le crâne avec des haches de bronze, se brûlent avec des fers rouges, s'enfoncent des couteaux dans la peau et ne sentent rien. On les voit se tordre en poussant des hurlements, l'œil hagard, la bave aux lèvres, puis danser au son des tambourins jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés. Pour les Marocains, les Aïssaouas sont possédés par les Djinn : pour nous, ce sont nettement des hystériques.

Les astres sont réputés avoir aussi une influence sur la vie et la santé. Il est très imprudent de se coucher la face tournée vers la lune, car on serait pris de fièvre et de migraine (Mauchamp) (1).

---

1. Dr E. Mauchamp, *la Sorcellerie au Maroc*. (Paris Dorbon

Une comète est le signe d'une grave maladie, d'une épidémie ou de la mort d'un grand personnage ; les éclipses sont signe d'une famine, d'une épidémie ou d'autres cataclysmes. Dans certaines régions, certaines maladies sont attribuées à des causes occultes : c'est ainsi qu'on doit éviter d'uriner en face d'un angle de mur en saillant ; on attraperait une blennorragie (beurd). Si l'on urine ou si l'on marche contre le vent, on peut attraper la même maladie. Cela n'empêche pas que les Marocains connaissent aussi la contagiosité du « beurd » (1).

La notion de contagion n'est pas du tout étrangère aux indigènes. Ainsi la syphilis, qui est extrêmement répandue, vient de ce qu'on est monté sur une selle qui avait servi auparavant à un homme porteur de chancre, ou bien qu'on a bu dans le verre d'un syphilitique, ou bien encore qu'on a lavé son linge en aval d'un homme atteint de cette maladie, ou enfin qu'on a eu des rapports avec une femme malade. La syphilis n'est nullement considérée par

---

Ainé, Éditeur) : Mauchamp donne comme remède de se promener au soleil. Les indigènes que nous avons interrogés à ce sujet nous ont donné le suivant : Entourer la tête d'un cheich fortement serré et formant couronne, puis avec les deux pouces on ramène le sang dans l'espace intersourcillère jusqu'à ce que celui-ci soit violet.

1. Beurd veut dire froid : d'après les Marocains le froid donne naissance à trois maladies qui ne seraient qu'une seule à localisations différentes :

Beurd iboula : pisse froide ou blennorragie ;

Beurd dari : froid du dos ou lumbago ;

Beurd seder : froid de la poitrine ou bronchite.

Les médicaments proposés par la pharmacopée arabe sont les mêmes pour les trois maladies.

les indigènes comme une maladie honteuse ; lorsqu'on les interroge sur la façon dont ils ont été infectés, ils répondent généralement : « Ektoub Rbi » (Dieu l'a écrit) et, si l'on insiste, ils donnent une des causes citées ci-dessus, en gardant toujours le sentiment ou tout au moins l'apparence d'une complète irresponsabilité.

La contagion de la lèpre est également connue : les lépreux habitent dans un quartier à part et vivent de mendicité. Ils sont astreints à porter un vêtement spécial et un petit chapeau pointu en paille ou en jonc qui les fait distinguer tout de suite. Disons en passant que la lèpre n'est pas très fréquente au Maroc,

La variole l'était beaucoup plus jusqu'à ces dernières années et causait beaucoup de ravages, en particulier dans les villes. L'année 1913 ayant été une année de mauvaise récolte, les indigènes du bled se réfugièrent dans les villes pour ne pas mourir de faim pendant l'hiver. A Casablanca, le typhus exanthématique et la variole firent des coupes sombres dans ces malheureux qui mouraient au coin des rues et surtout près des mosquées ; tous les matins des tombereaux passaient à travers la ville et s'en allaient remplis de cadavres. Les Arabes savent que la variole est contagieuse, mais ne s'en inquiètent pas, car ceux qui ne l'ont pas dans cette vie l'auront après la mort (1). Ce fut parfois la cause des difficultés que beaucoup de médecins rencontrèrent

1. La même croyance existe pour la syphilis.

quand ils voulaient vacciner les enfants indigènes (1).

Au point de vue de l'hygiène, les Marocains en ignorent les principales règles ; ils jouissent heureusement d'un climat très doux, si on le compare aux autres régions de l'Afrique et c'est ce qui permet que la mortalité ne soit pas énorme en temps normal. Les seules règles d'hygiène qui soient appliquées sont celles qu'indique la religion. Mahomet ayant assisté à des scènes d'horreur provoquées chez ses disciples par l'ivresse, fit descendre du ciel quelques versets du *Coran* défendant l'usage du vin. « Croyants ! le vin, les jeux de hasard, les statues et « le sort des flèches sont une abomination inventée « par Satan. Abstenez-vous en de peur que vous « deveniez pervers » (2).

« Le démon se servirait de vin et du jeu pour allu- « mer parmi vous le feu des dissensions et vous « détourner du souvenir de Dieu et de la prière » (3).

« O Croyants ! ne priez pas lorsque vous êtes dans « l'ivresse, attendez que vous puissiez comprendre ce « que vous proférez » (4).

---

1. Dans certaines régions la vaccination est rendue obligatoire en fait. On fait entourer le marché par des mokhassnis qui font passer devant le médecin tous ceux qui ne sont pas marqués de petite vérole ou ne peuvent montrer les traces d'une vaccination récente. D'autre fois le médecin va dans un douar dont le chef, prévenu, a convoqué tous les habitants et tous ses administrés. On les vaccine et ceux qui essaient de s'y soustraire ont une amende. Grâce à ces mesures la variole est devenue presque rare dans la zone pacifiée du Maroc.

2. *Coran*, chapitre V, verset 93.

3. *Id.*, chapitre V, verset 92.

4. *Coran*, chapitre IV, verset 46.

Malheureusement les Marocains sont peu religieux et ne suivent pas toujours les enseignements du Prophète. Dans les villes surtout, ils s'enivrent souvent et s'ils ne boivent pas de vin devant les Européens, ils en boivent chez eux, ainsi que des liqueurs. L'alcoolisme chez les indigènes est un problème qui se posera avant peu, car pour cette race, déjà mise en état de moindre résistance par la syphilis, les conséquences de ce fleau social seront vite effroyables.

Le Coran prescrit aux Musulmans de se laver avant la prière, et comme la prière a lieu cinq fois par jour, qu'à chaque prière ils doivent se laver le front, les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, les mains et les pieds trois fois, ils devraient être propres.

« Ne priez point lorsque vous êtes souillés, avant « de vous être lavés. Lorsque vous serez malade ou « en voyage, et que vous aurez satisfait vos besoins « naturels ou que vous aurez eu commerce avec des « femmes, frottez-vous le visage et les mains avec de « la poussière, faute d'eau. Dieu est indulgent et misé- « ricordieux » (1).

Il semble qu'à ce point de vue les Marocains comptent un peu trop sur l'indulgence et la miséricorde divine.

Le Coran défend l'usage du porc, viande dangereuse dans les pays chauds, en particulier en

---

1. *Coran,* chapitre IV, verset 46. Parfois ils se frottent aussi avec une pierre propre. Mahomet a voulu que les Musulmans ne puissent éluder l'obligation de se laver sous le prétexte de manque d'eau et qu'ils perdissent l'habitude de se laver.

Afrique où la ladrerie porcine est très fréquente ; l'usage du sang si vite corrompu ; les animaux sont sacrifiés en leur coupant le cou de façon à ce qu'il ne reste pas de sang dans les vaisseaux ; la chair des animaux crevés est également proscrite. Ce sont peut-être les prescriptions les mieux respectées. Cependant, dans les années de disette, les Marocains mangent parfois du sanglier, du porc et de la viande des chameaux crevés le long des pistes : d'ailleurs *Le Coran* a prévu ce cas dans lequel il n'y a pas de péché : « Dis-leur (aux idolâtres) : la loi que Dieu m'a « révélée au sujet des aliments ne défend que les ani- « maux morts, le sang et le porc : tout cela est « immonde. Les animaux sur lesquels on a invoqué « un autre nom que celui de Dieu (1) sont compris « dans la défense. Celui qui, pressé par la nécessité, « et non par le désir de satisfaire son appétit ou par « l'envie de désobéir, aura transgressé le précepte, « éprouvera la clémence du Seigneur (2). »

Le Coran descend parfois dans des prescriptions d'hygiène plus intimes : « Ils t'interrogeront sur les « règles des femmes : Dis-leur : C'est une tache « naturelle. Séparez-vous de vos épouses pendant ce « temps et ne vous en approchez que quand elles « seront purifiées. Lorsqu'elles seront lavées de cette « tache, venez à elles comme vous l'ordonne Dieu.

---

1. Les Musulmans ne doivent manger que de la viande tuée par des Musulmans.

2. *Coran*, chapitre VI, verset 146.

« Il aime ceux qui font pénitence et qui sont purs » (1). Dans un pays où les maladies vénériennes sont si fréquentes, de telles prescriptions ne sont pas inutiles. Malheureusement les préceptes d'hygiène contenus dans *le Coran* sont bien insuffisants. Il est difficile d'évaluer la mortalité, les Marocains n'étant soumis ni au recensement ni à l'état civil, mais il est bien certain que, par suite du manque d'hygiène, la mortalité infantile surtout est très grande. Si l'on tient compte aussi du fatalisme musulman, on se peut faire une idée des difficultés en face desquelles on se trouve lorsqu'on veut réagir.

Cependant, les Marocains se soignent et nous avons dit déjà quel respect ils ont pour tous ceux qui peuvent leur donner un « doua » (1). La médecine indigène comprend un certain nombre de recettes dont nous avons pu recueillir les plus connues, soit en consultant les toubibs marocains et les maâlems, soit en interrogeant les indigènes qui venaient nous consulter. Nous ne donnons ici que celles qui sont employées dans tout le Maroc.

Certains de ces traitements ont été transmis aux toubibs de génération en génération, par les étudiants des universités de Fez et de Kairouaïn (aujourd'hui disparues, au moins au point de vue des études médicales), où l'on étudiait les ouvrages d'Avicenne, d'Averrhoès, d'Avenzhoard, etc. Les autres sont des

---

1. *Coran*, chapitre II, verset 222.
2. Doua : médicament, remède.

remèdes populaires, fruits d'observations faites par des gens vivant au milieu de la nature et obligés de se soigner à l'aide des plantes ou des produits du sol (1), ou bien, le plus souvent, remèdes purement platoniques, inventés par les charlatans dans le but de gagner de l'argent et non dans celui de soulager leurs semblables.

Dans les ouvrages de médecine que l'on rencontre encore au Maroc entre les mains des toubibs qui ne les étudient guère, ou chez les lettrés, il y a d'ailleurs des recettes bizarres, dont le mystérieux n'est pas exclu ; aussi est-il difficile de faire une démarcation entre les remèdes dûs à l'expérience, à l'observation et les pratiques dues à la superstition. Cette démarcation serait, en outre, contraire à la couleur locale, les Marocains n'en faisant aucune.

Maladies externes ou chirurgicales

Les Marocains n'ont pas beaucoup d'enthousiasme pour la chirurgie ; ils craignent énormément la douleur, aussi voit-on rarement les maâlems marocains se livrer à de véritables opérations chirurgicales. Disons en passant que les malades atteints de tumeurs, de rétractions tendineuses, de carie osseuse, etc., après avoir essayé sans succès tous les remèdes arabes, viennent volontiers se confier au bistouri du médecin français qui leur applique le

1. Mouliéras, *le Maroc inconnu*, t. II, p. 106.

chloroforme ; ils le connaissent très bien, le réclament et le supportent parfaitement. Le Maroc est, à un autre point de vue, un pays de cocagne pour les chirurgiens : c'est que les Marocains suppurent très rarement. Est-ce dû à leur vie au grand air, à l'absence d'alcoolisme chez les populations indigènes vivant en dehors des villes, ou plutôt à une sélection naturelle aboutissant à une immunisation vis-à-vis de tous les germes de la suppuration ? Nous ne pourrions le dire, mais le fait est certain et a été remarqué par tous ceux qui ont eu l'occasion d'opérer en milieu arabe.

Personnellement, nous avons souvent vu de larges blessures, souillées de terre ou d'ingrédients loin d'être aseptiques, recouvertes de linges d'une saleté innommable, qui, après un nettoyage hâtif, étaient suturées et cicatrisaient par première intention. Nous nous souvenons qu'un jour, à l'infirmerie indigène de Kasbah Ben Ahmed, où nous remplacions le médecin atteint de typhus, on nous amena un homme qui avait essayé de s'ouvrir le ventre avec un rasoir pour échapper à la police qui le poursuivait pour meurtre. La plaie était recouverte d'un chiffon sale et graisseux, tout souillé de sang coagulé ; en enlevant le pansement, quelle ne fût pas notre stupéfaction de voir sauter de la plaie une sauterelle encore vivante ! La blessure mesurait près de 40 centimètres de longueur et, en certains endroits, atteignait le péritoine, non perforé cependant. Le blessé avait perdu beaucoup de sang, le pouls était filant ;

mais connaissant la résistance des Marocains, nous fîmes vivement un nettoyage avec l'eau oxygénée, les vaisseaux ouverts furent liés et la peau suturée à l'aide de sutures profondes. Dix jours après, le blessé sortait guéri, il n'y avait pas eu de suppuration.

Dans le traitement des plaies, les Marocains emploient trois ou quatre ingrédients qu'ils considèrent comme des panacées. Ce sont : le goudron, le henné, le miel et l'huile parfois remplacée par du beurre rance. Ils y ajoutent des poudres diverses, des racines de plantes, de l'encens, du soufre, des débris animaux, etc... Enfin, ils emploient aussi quelques médicaments d'origine européenne, tels que l'alun et le sulfate de cuivre.

Les *abcès* sont traités de la façon suivante : on coupe la tête d'un hérisson (1) et on la met au four jusqu'à dessiccation complète; puis on l'écrase jusqu'à obtenir une poudre fine que l'on mélange avec du miel. Tous les matins, appliquer ce mélange sur la partie malade et entourer d'un linge.

Un autre procédé consiste à écraser de la menthe verte (2) avec du henné, puis à appliquer la bouillie

---

1. Nous avons souvent vu dans les souks, des toubibs indigènes vendre des têtes de hérissons desséchées, des têtes et des peaux de serpents, des plumes d'aigle, des peaux de lézards, et bien d'autres débris, servant à la fois à la médecine et à la sorcellerie. Souvent les toubibs eux-mêmes ne pouvaient ou ne voulaient pas nous en dire l'emploi et se contentaient de nous répondre : Doua m'lé (bon remède) sans que nous puissions en tirer davantage.

2. *Naana.* Menthe poivrée cultivée dans tous les jardins marocains. Les indigènes en font une grande consommation en infusion avec le thé.

obtenue sur l'abcès en renouvelant toutes les heures.

Il n'est pas très rare qu'à force d'introduire des saletés dans leurs plaies, principalement sur les ulcères spécifiques dont les pansements sont rarement renouvelés, les Marocains soient porteurs d'ulcères vermineux. Le remède consiste alors à appliquer sur la plaie un morceau de viande fraîche de mouton. Les vers se tournent aussitôt vers la chair de mouton et cessent de ronger la chair humaine ; pendant ce temps, la plaie guérit, s'il plaît à Dieu !

Les *coupures* sont traitées par l'application de goudron dans lequel on a écrasé des feuilles d'une plante appelée « merriout » (marubium vulgare) ; lorsqu'il y a hémorragie, on bourre la plaie de sucre et d'encens pulvérisés ; la poudre de chasse, le pétrole, auraient aussi une action hémostatique très puissante ; enfin, une poudre de « teïda » (écorce de pin), bien écrasée, appliquée sur une plaie, arrête les hémorragies les plus fortes.

L'hémostase par le feu est aussi très connue des maâlems, mais ils l'appliquent peu parce qu'elle est douloureuse. Un maâlem qui a guerroyé longtemps contre nous pendant la campagne des Zaers, nous a donné quelques recettes pour les blessures de guerre. Dans les *plaies par armes blanches*, on écarte les lèvres de la blessure, on y met du sucre en poudre, puis, avec la lame d'un couteau portée au rouge on carbonise le sucre dans la plaie. Il se forme une croûte, on entoure d'un linge : lorsque la croûte tombe, la plaie est guérie.

Dans les *blessures par armes à feu*, on applique du beurre aux deux trous d'entrée et de sortie du projectile ; lorsque la blessure siège à un membre, on met le membre au-dessus du foyer jusqu'à ce que le beurre soit très chaud. Lorsque la plaie siège au ventre on écrase de l'encens et du « harmel » (racines de peganum harmala) que l'on applique matin et soir sur la plaie. Le blessé ne doit pas bouger, ne boire que de l'eau et du thé, prendre comme unique nourriture du bouillon de poulet et ne pas manger de citron.

Les *brûlures* sont traitées de la façon suivante : on recueille la cendre qui se forme sur les charbons d'un canoun (sorte de fourneau en terre cuite), on la délaie dans de l'eau, puis on ajoute une poudre formée de graines de coriandre écrasées avec du henné. Le lendemain matin, on incorpore la pâte ainsi formée à du beurre non salé et on étend sur la brûlure la pommade ainsi obtenue. Le henné semble avoir une réelle efficacité dans ce cas ; il paraît posséder des propriétés kératoplastiques non douteuses, sans doute à cause du tannin qu'il renferme; malheureusement le beurre avec lequel on l'emploie (ou l'huile à son défaut) renferme une grande quantité de germes qui ne sont guère propices à la cicatrisation. Les phlyctènes s'infectent et les brûlures laissent généralement chez les Marocains des traces indélébiles, des cicatrices vicieuses amenant des rétractions, des adhérences et des déformations.

Les *piqûres de scorpion* sont fréquentes, surtout

dans certaines régions où il y a beaucoup de pierres ? Les indigènes piqués appliquent sur la piqûre des pépins de pastèque écrasés. Pour les *piqûres de serpent* le procédé est un peu compliqué, mais certainement plus efficace. Lorsque l'homme a été piqué, il met un lien au-dessus de la plaie, puis court chez un maâlem qui procède ainsi : avec une lancette assez semblable à celles dont on se sert en Europe, il fait une entaille très légère à l'endroit de la piqûre, puis il suce la plaie jusqu'à ce qu'il pense que tout le venin est sorti ; alors il creuse un trou en terre, y allume du feu et attend que la terre soit devenue très chaude ; à ce moment, il enlève le charbon, place le membre du patient dans le trou et le recouvre de terre. On le laisse ainsi jusqu'à ce que la peau soit devenue rouge. Pendant les sept jours qui suivent, le malade ne doit manger que de la viande de chèvre, s'abstenir de pain chaud et de beurre. Lorsque la piqûre siège dans une partie du corps où l'on ne peut appliquer un lien et qu'on ne peut entourer, on cautérise avec un fer rouge aussitôt après la succion.

Les Aïssaouas, dont nous avons déjà parlé, passent pour être réfractaires à l'action des venins ; aussi les indigènes ont-ils grande confiance dans les adeptes de cette secte pour la guérison des piqûres de serpents. Certains Aïssaouas sont en effet mithridatisés par les piqûres de serpents auxquels ils ont fait vider une grande partie de leur poche à venin ; c'est pourquoi ils manient les scorpions et les vipères avec tant d'indifférence.

Dans les *lymphangites* et dans les inflammations de la peau provenant du frottement, un remède très réputé est de frotter la partie enflammée avec des escargots écrasés et dont on a enlevé la coquille.

Les *entorses* se soignent de la façon suivante : un aide tire très fortement sur l'articulation (au poignet, jusqu'à ce que la saillie de l'apophyse styloïde du cubitus disparaisse). Pendant cette traction, on enduit la partie malade avec de l'huile chaude, puis on trempe une mèche de chiffon dans l'huile, on l'allume et on fait deux brûlures à la partie antérieure, deux à la partie postérieure de l'articulation. Enfin, on l'entoure d'un linge fortement serré ; tous les matins, le pansement est enlevé et on fait une nouvelle friction à l'huile chaude.

Pour les *fractures*, les maâlems marocains emploient des appareils assez ingénieux. Ils se composent de lames de bambou, larges de 1 centimètre environ, reliées entre elles, bord à bord, par des cordelettes en laine ; à chacune de leurs extrémités, les cordelettes se terminent par une anse ; dans chaque anse, on peut passer un tube de bambou long d'environ 5 centimètres, ayant le diamètre du pouce. Selon la longueur de l'appareil, longueur correspondant à celle de l'os fracturé, il y a deux, trois ou quatre cordelettes, soit deux, trois ou quatre tubes de bambou. Les lames formant l'appareil sont toutes coupées au même niveau et recouvertes à leurs extrémités d'un lambeau de peau de mouton, de

façon qu'elles ne blessent pas les tissus sous-jacents. L'intérieur est garni de laine.

Pour appliquer l'appareil, on tire très fortement dans le sens contraire sur la racine et sur l'extrémité du membre fracturé ; on l'enduit d'huile chaude et on le place dans la gouttière formée en réunissant les anses de chaque cordelette dans lesquelles on passe un tube de bambou. Tous les tubes étant en place, on leur fait exécuter individuellement un mouvement de torsion qui a pour effet de diminuer la largeur de la gouttière et par conséquent appliquer une certaine pression sur le membre. Lorsque la pression est jugée suffisante, on amène les tubes dans une position longitudinale de façon qu'ils aient tous un même axe parallèle à l'axe du membre et on les enfile l'un après l'autre dans une longue tige de bois mince et résistante.

Le membre vient-il à gonfler ? On enlève la tige de bois et on diminue la torsion ; au contraire, lorsque l'enflure des premiers jours a disparu et que l'appareil est devenu trop grand, on fait faire quelques tours à chaque bambou, rétablissant ainsi la pression normale. On conçoit que l'on puisse augmenter ou diminuer la pression dans telle ou telle partie de l'appareil, puisque les tuyaux de bambou sont indépendants les uns des autres.

Quand la fracture siège à la partie inférieure de la jambe, on maintient le pied en l'entourant d'un étrier fait avec un cheich roulé (1), noué sur le côté ;

1. Le cheich est une pièce d'étoffe, longue de 1 mètre 50 à

dans le nœud vient s'appliquer l'extrémité de la tige de bois longue et résistante dont nous avons parlé plus haut ; le maintien de l'extension est ainsi réalisé. Dans les fractures compliquées de plaies, on commence par bourrer la plaie de goudron, d'huile bouillante ou de poudre de chasse, puis on applique l'appareil.

Soins de la bouche. — Les Marocains ont en général de très belles dents, très blanches et très solides. C'est qu'en effet ils en prennent grand soin ; comme ils mangent avec les doigts, même dans les classes riches, ils ne manquent jamais, le repas fini, après s'être lavé les mains, de se rincer la bouche à l'eau tiède et au savon : c'est un des nombreux rites qui président aux festins (1).

La brosse à dents est remplacée par le « souak » (écorce de racine de noyer). On en vend dans les souks de petits paquets dont l'intérieur est rempli de tiges de thym et de lavande dont le parfum imprègne peu à peu l'écorce. Les Marocains mâchent de petits fragments de souak, puis s'en frottent les

---

2 mètres, large d'environ 50 centimètres, analogue à de la mousseline et dont les Marocains s'entourent la tête.

1. Chez les gens riches, à la fin des repas, un esclave passe devant chaque convive avec le « tass », sorte de chaudron en cuivre ou en argent, surmonté d'un plateau ajouré et finement gravé, dont le milieu présente une sorte de coupe pour le savon. L'esclave verse de l'eau tiède sur les mains, au-dessus du tass, puis, quand les mains sont lavées, le convive se savonne l'index et se frotte très soigneusement les dents ; enfin il se rince la bouche, et le tass passe au suivant. C'est à ce moment qu'il est de bon ton de montrer sa satisfaction par des éructations soulignées du mot « Hamdoula » (Louange à Dieu).

dents et les gencives. Une autre coutume est de mâcher une sorte de résine aromatique semblable à l'encens et qu'ils appellent « esselbanne » ; cela doit avoir en effet une certaine action antiseptique.

Cependant, s'il arrive qu'une dent se carie et devienne douloureuse, on fait un mélange de cendres de feuilles de laurier-rose et de tabac pulvérisé et on en frotte la gencive à l'endroit douloureux.

Il existe encore un autre procédé nécessitant l'intervention d'un taleb. Le taleb que le patient va consulter lui remet un papier sur lequel il a inscrit des signes cabalistiques et qu'il devra enterrer sur le bord du chemin en s'en allant. Puis le taleb prend un clou, l'applique sur le collet de la dent malade et frappe d'une légère chiquenaude la tête du clou. La douleur disparaît aussitôt et ne réapparaîtra (c'est le taleb qui l'affirme) que douze mois après, mais à la fin du douzième mois, il faudra recommencer l'opération.

Enfin, les maalems pratiquent l'extraction des dents, parfois avec une grande habileté, en se servant de daviers assez semblables aux nôtres.

Maladies du nez et des oreilles. — Les végétations adénoïdes, les polypes naso-pharyngiens, les hyperthrophies des amygdales sont peu fréquents au Maroc et l'on rencontre très rarement le facies adénoïdien chez les enfants marocains. Les affections du nez et de la gorge que l'on a souvent l'occasion de remarquer sont d'origine syphilitique : larges perforations du voile du palais, effondrement du nez,

laryngites, etc. Les Arabes savent, en général, en reconnaître la cause et se soignent en conséquence.

L'épistaxis se traite en faisant des fumigations de poils de chameau ou encore en introduisant dans la narine qui saigne la plante appelée « nejem », graminée dont les fleurs sont supportées par quatre branches en croix.

Lorque les épistaxis sont fréquentes et s'accompagnent de maux de tête, le remède le plus en vogue est de se faire poser une ventouse scarifiée derrière chaque mastoïde.

Le *coryza* se guérit par la marrube dont on écrase les feuilles pour en exprimer le jus qu'on fait couler dans la narine. Ce remède est surtout employé dans le Rif ou la marrube a la réputation d'une panacée universelle.

Quant aux *maladies des oreilles*, aussi bien pour les bourdonnements que pour l'eczéma du conduit, aussi bien pour l'otite moyenne que pour le bouchon de cérumen ou la mastoïdite, le traitement est le même : on prépare une mixture d'huile et d'alun (chebbah) ; un homme, maâlem ou santon, s'introduit la mixture dans la bouche et l'envoie par son souffle puissant dans le conduit de l'oreille malade. Quelques praticiens se servent d'une corne de jeune taureau comme de speculum auri ; ils introduisent la pointe, préalablement sciée et légèrement ouverte, dans le conduit de l'oreille et soufflent l'huile par la grosse extrémité de la corne.

Maladies des yeux. — L'Européen qui débarque

au Maroc est frappé du nombre considérable d'aveugles et de borgnes qu'il rencontre dans les rues. A la porte de chaque mosquée, on en voit d'accroupis, une sébille de bois devant eux, implorant la charité des passants au nom du Prophète.

Cette grande fréquence des maladies des yeux n'a rien de surprenant : dans les villes, les épidémies fréquentes de variole, peu ou pas soignées avant l'arrivée des Français, les maladies vénériennes, la saleté dans laquelle vivent les indigènes pauvres, amènent les lésions les plus variées. Dans le bled une autre cause vient s'ajouter encore à toutes celles-là ; c'est l'influence du vent qui soulève le sable en poussière très fine et amène des conjonctivites, servant ensuite de porte d'entrée à des affections plus graves. Nous ne serions pas étonné que le nombre des indigènes ayant des yeux absolument sains soit inférieur à la moitié de la population ; peut-être même ce nombre de la moitié est-il exagéré.

Les remèdes abondent dans la pharmacopée marocaine contre les maladies des yeux. Tout d'abord, le sulfure d'antimoine ou koheul a la réputation de protéger les yeux sensibles contre les rayons du soleil et la réverbération de ces rayons. Les hommes ne l'emploient pas : ce serait très mal considéré, mais les femmes s'en noircissent le bord des paupières et les sourcils. Disons tout de suite que c'est plutôt par coquetterie que par besoin de se protéger la vue, les

élégantes mauresques ne sortant guère du harem, ou bien alors elles sont voilées.

Le sulfate de cuivre (aïcher zerga) importé d'Europe, est très employé dans toutes les affections de l'œil : conjonctivites, blépharites, etc. Il jouit, d'ailleurs d'une grande réputation d'efficacité dans nombre de maladies.

Un autre remède consiste à introduire dans un œuf très frais, par un petit trou percé dans la coquille, de l'alun (chebbah) finement pulvérisé. Chaque matin, laisser tomber une goutte dans l'œil malade.

En ophtalmologie, comme ailleurs, l'efficacité des versets du *Coran*, écrits de la main d'un chérif ou d'un saint marabout, ne perd pas ses droits. Pour guérir une ophtalmie, le taleb écrit sur un papier bleu un verset du Coran (1) et le plie en y renfermant quelques graines de « harmel » ou de coriandre. Rentré chez lui, le malade s'enferme, brûle dans une cassolette ou sur un canoun, le précieux papier et ouvre les yeux dans la fumée produite.

Nous avons souvent rencontré, sur les Souks de la Chaouïa, un taleb, ancien élève de la Djemma de Moulay Idris de Fez, qui opérait ainsi : le malade était accroupi devant la tente, le taleb lui fermait les yeux en prononçant d'une voix inspirée des paroles mystérieuses, puis écrivait quelques signes magiques sur un bout de papier blanc. Il entourait alors la tête

1. Le papier bleu qui entoure les pains de sucre est particulièrement recherché pour cet usage.

du patient d'un cheich bien serré, plaçait le papier au sommet de la tête, y appliquait une spatule de fer chauffée au rouge sombre, après se l'être rapidement passée sur la langue et en même temps soufflait fortement sur les yeux malades. Puis, partant de ce point, il mesurait quatre largeurs de doigt en avant, en arrière, à droite, à gauche et recommençait à chacun de ces points la même opération. Ce cérémonial était bien fait pour attirer au taleb de nombreux clients qui se pressaient, en effet, devant sa guitoune, attendant impatiemment leur tour.

Le safran, le lait de femme, le sang de crête de coq, la graisse de grenouille, le vinaigre, l'ail, les clous de girofle, le gingembre, le fiel de bœuf servent aussi à composer de nombreux collyres qui, hélas! aggravent plus souvent le mal qu'ils ne le guérissent mais la crédulité populaire marocaine est si grande, que ceux qui les débitent ne perdent rien pour cela de leur réputation.

Maladies vénériennes et des voies urinaires. — S'il est un groupe de maladies plus fréquentes au Moghreb que les maladies des yeux, ce sont les maladies vénériennes. On pourrait presque dire des Marocains que :

« Tous en sont atteints. »

La syphilis se manifeste chez eux, en général, par de gros accidents cutanés, des gommes, des périostites, des caries osseuses. Elle produit des plaies hideuses qui revêtent les aspects les plus divers, grâce aux infections secondaires que la malpropreté habi-

tuelle ne manque pas de produire. Le chancre simple est rare, mais le chancre mixte, phagédénique, est presque la règle; il produit parfois des pertes de substance énormes. Par contre, les accidents nerveux sont extrêmement rares ; la paralysie générale, le tabès ne se rencontrent, pour ainsi dire jamais, chez les indigènes. Pendant près de trois ans, nous avons été en contact journalier avec les Marocains, nous n'avons vu qu'un cas qui aurait pu être considéré comme un tabès fruste, chez un taleb qui venait régulièrement nous demander sa dose d'iodure de potassium. Sa démarche était bien celle de l'ataxique ; les réflexes tendineux étaient abolis, mais le signe de Romberg était loin d'être net ; le signe d'Argyll Robertson, l'inégalité pupillaire existaient bien, mais cela n'a rien d'étonnant puisque le malade avait eu autre fois un chancre mixte dont il portait encore les traces.

Si les accidents sont extrêmement bruyants, s'ils s'accompagnent de lésions énormes, il faut dire aussi qu'ils guérissent avec une extrême facilité ; quelques injections d'huile grise ont rapidement raison des ulcères les plus larges et les plus repoussants. Les dérivés de l'arsenobenzol (914, galyl, ludyl) accomplissent dans ce milieu de véritables miracles. Contrairement à l'opinion parfois émise, les Marocains acceptent très volontiers ces traitements et dès que l'un d'eux est guéri, on le voit bientôt amener tous les malades de son douar, c'est-à-dire presque le douar entier.

La blennorragie se rencontre à tous les âges, ayant souvent pour conséquence l'ophtalmie purulente et la perte d'un ou des deux yeux. Les rétrécissements sont la règle, la prostatite, la cystite, l'abcès urineux, les fistules urinaires sont d'une très grande fréquence et c'est encore une partie dans laquelle triomphe le médecin français quand toutes les amulettes et tous les traitements des toubibs ont échoué.

Les traitements de la syphilis et de toutes ses manifestations sont nombreux ; mais si vous demandez à un indigène le meilleur de tous, il vous répondra : « Va à Moulay Yacoub et tu seras guéri ! » Moulay Yacoub est un lieu de pèlérinage près de Fez, connu et célèbre dans tout le Maroc ; nous en parlerons au chapitre suivant.

Tout le monde ne peut aller à Moulay Yacoub, le voyage est parfois long et coûteux, aussi y a-t-il des remèdes à la portée de tous. En voici un qui est le prototype des autres : on prépare un mélange à parties égales de sulfate de cuivre, de gingembre, de nigelle et de clous de girofle ; on écrase très finement, on tamise ; puis, avec un peu d'eau, on fait une pâte que l'on divise en sept petites galettes larges comme la main ; les galettes sont exposées au soleil jusqu'à dessication. Le lendemain, avant le lever du soleil, le malade creuse un trou dans la terre et y allume du feu. Il s'entoure le nez et la bouche d'un cheich afin de n'être pas incommodé par les vapeurs, pose une galette sur le foyer, au-dessus duquel il s'accroupit, écartant ses vêtement qui sont très amples et jouent

ainsi le rôle d'un appareil à bains gazeux. Chaque matin, pendant sept jours, il recommencera la même chose, prenant avant chaque opération une grande potée d'eau, bouillie de la veille au soir ; il devra s'alimenter seulement de viande de mouton et de pain froid.

Un autre traitement consiste à s'enfermer dans l'obscurité pendant quarante jours, évitant de manger de la viande de bœuf, des olives et des mets salés ; le pain sans levain lui est seul permis ; il prend en outre une infusion de salsepareille le matin, à midi et le soir (Raynaud).

La blennorragie, que les Marocains attribuent au froid (beurd emboula) (1), se soigne par les remèdes réputés susceptibles de réchauffer les humeurs : les infusions de thym, de menthe poivrée, les épices, le gingembre sont employés dans ce but. Pendant la saison des roses (qui ne sont pas jolies, mais très parfumées), on boit des infusions de pétales de roses et de séné. Certains toubibs recommandent la recette suivante : écraser des racines de galenga, faire une décoction, puis décanter ; sucrer avec du miel et en boire environ un litre tous les matins ; au bout de sept jours la guérison est obtenue, « Inch Allah ! (2). »

Contre l'orchite, le remède est assez platonique ; il consiste à chauffer un tube de roseau coupé entre deux nœuds et à l'appliquer sur l'épaule opposée à l'orchite jusqu'à ce qu'il soit refroidi !

1. Voir note 1, p. 21.
2. Inch Allah : Si Dieu veut.

Dans les rétrécissements, les Marocains n'emploient ni les sondes ni les bougies, bien qu'on en voie parfois figurer dans l'arsenal des maâlems : elles ne sont là, que pour faire nombre, les clients n'acceptant pas volontiers ce genre d'interventions ; ce n'est qu'obligés par la douleur qu'ils consentent, dans les rétentions d'urine, à se laisser sonder par un médecin européen après avoir essayé tous les autres moyens. L'un de ces derniers consiste à écraser un peu de safran dans un peu d'eau, puis se servant d'un brin de laine trempé dans le liquide, à en laisser tomber une goutte dans le méat. Quelques malades nous ont assuré que le procédé réussissait le plus souvent ; il est vraisemblable qu'ils arrivaient en effet à uriner, mais par engorgement. D'ailleurs, les abcès urineux et les fistules qui en sont la complication, sont très fréquents.

Maladies de la peau. — En dehors des manifestations cutanées de la syphilis, les Marocains sont très sujets à des maladies de la peau. Un spécialiste y trouverait, sans nul doute, de nombreuses distinctions qui nous ont échappé, ou que nous n'avons pu déterminer faute d'une installation appropriée, d'un matériel suffisant. Si chaque infirmerie indigène possédait un petit laboratoire, même très modeste, il est certain qu'on pourrait diagnostiquer souvent des affections qui sont prises pour de la syphilis. On pourrait même se rendre compte de la fréquence de certaines maladies qui existent certainement, mais sont considérées comme exceptionnelles ; nous re-

prendrons cette question dans un autre chapitre ; contentons-nous de citer les affections cutanées que les Marocains eux mêmes ont su différencier.

Il est banal de dire que *la gale* est fréquente au Maroc ; tous les indigènes en sont atteints plusieurs fois dans leur vie. Étant donné la promiscuïté dans laquelle ils habitent, elle se transmet avec une grande facilité et nous avons soigné jusqu'à dix fois les mêmes sujets ; à peine guéris, ils se réinoculent la maladie. Comme traitement, ils emploient la fleur de soufre ; mais au lieu de se borner à un traitement externe, ils avalent une partie du médicament et se frottent avec le reste. Ils préparent une sorte de pâté avec du soufre, de l'iatron et de l'huile ; le matin à jeun, ils en avalent trois doigts et se frictionnent la partie atteinte avec le reste.

La teigne faveuse est aussi très fréquente. Les adultes se rasent la tête complètement, sauf dans les tribus guerrières qui gardent les cheveux très longs et frisés de chaque côté de la tête, mais les enfants ne sont rasés qu'à partir d'un certain âge, vers huit ou dix ans. Il y en a très peu qui échappent à la teigne. Les Marocains soignent cette maladie avec le goudron qu'ils appliquent mélangé d'huile ou de savon mou. Dans les villes, où ils peuvent se procurer du pétrole ou de l'essence, ils s'en frottent énergiquement la tête.

En dehors de ces deux maladies principales, gale et teigne, les Marocains sont encore sujets à d'autres dermatoses tels que le prurigo, le vitiligo, le

psoriasis, qu'ils soignent avec un mélange d'huile, de chaux vive, d'ail, de thym, de henné, bouillis ensemble et appliqués sept jours de suite.

Les verrues sont brûlées avec du soufre qu'on allume dessus ou bien avec de la poudre de chasse.

Enfin, nombreux sont les ingrédients qui sont plutôt des fards, des cosmétiques, destinés à donner de la fraîcheur à la peau, que de véritables remèdes.

Maladies internes

Dans les maladies qui constituent ce que nous appelons la pathologie interne, les Marocains et leurs toubibs ne font pas de distinctions bien nettes. N'ayant presque aucune connaissance des causes pathogènes, ils sont obligés d'employer des dénominations simplistes ; aussi se contentent-ils de désigner l'organe douloureux, car le symptôme douleur est presque le seul qui leur importe. Parfois cependant, quand un symptôme autre que la douleur domine le tableau, ils désignent la maladie tout entière par ce symptôme. C'est ainsi que toutes les affections produisant l'ictère sont désignées par jaunisse (bou seferr, mot à mot : père jaune) ; encore faut-il remarquer qu'ils ne rapportent jamais le symptôme ictère à une maladie du foie si celui-ci n'est pas douloureux.

Cependant on doit noter qu'ils font un certain nombre de distinctions dans la fièvre. Tout d'abord le « srana », qui est une fièvre continue mais peu

intense ; puis l' « hemma » qui désigne toutes les maladies à température élevée (typhus, typhoïde, fièvre récurrente, peste, etc.) et parfois le paludisme ; mais ils précisent, quant à cette dernière maladie, en ajoutant « beurd ou sronn » (froid et chaud). Cette distinction n'a rien de surprenant, la fièvre palustre étant très fréquente dans certaines régions et présentant des allures bien nettes et caractéristiques. Nous avons cherché dans toutes les contrées où nous avons passé, étant en contact journalier avec les indigènes, à connaître leur opinion sur les causes de cette maladie et les remèdes qu'ils emploient. Partout la réponse fut la même quant à l'origine : « Moulahna ! » (Dieu) (1), et l'indigène, levant les yeux et l'index droit vers le ciel, prenait l'air le plus résigné. Aucun n'a remarqué l'influence des moustiques et surtout la plus grande fréquence aux bords des oueds, cependant frappante.

La thérapeutique des maladies internes est aussi bizarre, aussi moyennageuse que celle des maladies chirurgicales, plus encore peut-être, car la cause se faisant plus cachée, plus mystérieuse, il est naturel que la façon de soigner se rapproche davantage de la sorcellerie et de la magie. Aussi chez ce peuple éminemment suggestionnable, pour des maladies où l'influence psychique est très grande, tous les empiriques ont beau jeu. Les santons délivrent des amulettes, les maâlems pratiquent des saignées, des

1, Les Marocains emploient cette expression à tout propos.

ventouses, appliquent des cautères à tort et à travers, les toubibs vendent leurs drogues et leurs préparations, souvent très répugnantes, et malgré cela, — si Dieu veut, — les malades guérissent parfois. Les auteurs arabes les plus réputés, tel le cheikh Si Daoud el Antaki (David d'Antioche) donnent eux-mêmes des traitements si bizarres, si inattendus et avec un tel sérieux, qu'on ne peut plus s'étonner de la bizarrerie des recettes populaires. En voici quelques-unes que nous avons recueillies et vu appliquer :

Les *maladies des poumons* se traitent par l'application de cautères sur la poitrine, par les cataplasmes de tapsia et par différents breuvages. Contre la toux, il faut boire, très chaude, une décoction de feuilles de thym, de thuya et de poivre noir dans du lait. Les infusions de menthe, de romarin, de verveine, de myrthe, les fumigations d'encens, sont aussi très recommandées.

Contrairement à l'opinion souvent admise, la tuberculose est loin d'être rare chez les Marocains ; le plus souvent, elle revêt la forme granulique, à marche rapide, avec des températures élevées. A cause de cette température élevée, et parce qu'il est généralement impossible de suivre les malades, on étiquette souvent paludisme des tuberculoses avec fièvre. Nous avons eu l'occasion de pratiquer de nombreuses autopsies de Marocains et nous avons souvent rencontré sur les poumons des cicatrices de tuberculose. Dans deux cas, nous l'avons pratiquée

sur des malades morts à l'infirmerie indigène après dix et douze jours de fièvre constatée ; nous avons trouvé de nombreuses granulations dans le péritoine de l'un et une méningite tuberculeuse chez l'autre.

Les tumeurs blanches, les caries osseuses, les abcès froids, sont également très fréquents, mais le diagnostic clinique avec la syphilis et les mycoses est souvent difficile. Dans bien des cas, c'est vers ces dernières pathogénies qu'il faut incliner, car le traitement ioduré amène presque toujours une amélioration rapide. Il n'y a pas de remède spécifique dans la pharmacopée arabe contre la tuberculose pulmonaire. Dans les tournées que nous effectuions dans les douars comme médecin de l'Assistance indigène, nous avons rencontré cinq cas de tuberculose pulmonaire absolument typiques ; dans tous ces cas, l'entourage nous a déclaré que les malades avaient été victimes de sortilèges, vengeances de femmes (1), mauvais œil, etc. Les malheureux malades, après avoir été conduits à tous les pèlerinages, à tous les marabouts célèbres, sont couverts d'amulettes, de signes cabalistiques de toutes couleurs et meurent sans soins, parce que le mauvais sort n'a pu être conjuré. Parfois ils contagionnent ceux qui vivent avec eux, et la crainte du mauvais œil en devient plus grande encore.

La *coqueluche* se traite en mangeant chaque matin des figues cuites dans l'huile. Une pratique également

---

1. Voir Dr Mauchamp, *la Sorcellerie au Maroc.*

fort employée et ressemblant à certaines superstitions de nos campagnes du centre de la France, est celle-ci : lorsqu'un enfant est pris de coqueluche, on lui place le cou sur le cou d'un *chameau de cinq ans dont les yenx sont gris* : avec un bâton, on fait le simulacre de scier à la fois le cou du chameau et celui de l'enfant. La maladie de ce dernier passe dans l'animal et le malade guérit.

Les Marocains sont très sujets aux dyspepsies, grâce à leur genre de vie. Si les pauvres doivent se contenter de « kessra » chaude (sorte de galette de farine d'orge grossièrement moulue), de quelques verres de thé et parfois d'un peu de beurre rance, les riches font des repas dignes de Pantagruel. Bien manger, boire beaucoup de thé très sucré, est une des distractions marocaines des plus nobles. Il faut avoir assisté à ces « diffas » que donnent les caïds riches, pour avoir une idée de la capacité d'un estomac musulman. Il faut voir surtout un pauvre diable, fourvoyé par un heureux hasard dans une de ces réunions, engloutir les restes avec une célérité inimaginable. Dans une diffa moyenne, on vous sert un mouton entier, grillé sur des charbons ardents, bourré d'amandes pilées et de poudre de cumin, — puis des poulets rôtis, puis deux ou trois ragoûts, — quelquefois plus, de mouton, de poulet, plus rarement de bœuf, aux raisins, aux olives, aux coings, aux pommes vertes, aux oignons, — ensuite on apporte d'immenses gâteaux feuilletés aux foies de volailles, parfumés au miel et à la cannelle. Enfin vient le couscoussou, le plat national, fait de

semoule cuite à la vapeur avec de la viande de chèvre de mouton, de bœuf ou de poulet, et des légumes secs ou verts (courges, oignons, navets), arrosé d'un bouillon gras très épicé, la « marga ». Souvent, avant le couscoussou, il y a un temps d'arrêt pendant lequel on reprend haleine en buvant quelques verres de thé (ce serait un injure à l'égard du maître de maison d'en boire moins de trois). Cet entracte est suffisant pour que les convives puissent ingurgiter encore des quantités énormes de couscoussou. Dans les grandes occasions (Moussem, Aïd el Kebir, mariages, naissances, voire même décès) ces repas se répètent plusieurs fois dans les vingt-quatre heures.

De plus, le Marocain ne prend dans la vie habituelle aucun exercice. Doit-il se déplacer ? Il se fera porter à mulet, à cheval, les plus pauvres à bourricot, mais il n'ira pas à pied à moins d'être vraiment très pauvre. Lorsqu'il ne mange pas ou n'est pas en voyage, il dort ; on en voit rarement qui travaillent ; le sol est fertile, il suffit de l'égratigner pour qu'il produise. Allah se charge du reste et, par nature plus que par piété, le Marocain lui confie le soin de bien des choses.

Il n'est pas étonnant qu'avec de pareils écarts de régime et une vie aussi sédentaire les troubles dyspeptiques soient fréquents ? Ces troubles sont une préoccupation constante et grave pour les Marocains. Pour s'en préserver ou s'en guérir, ils usent de purgatifs : ils mangent des graines de ricin ou boivent des infusions d'une plante de la famille des

renonculacées qu'ils appellent « Ouden el Hallouff » (oreille de cochon), qui sert aussi de vomitif. Ils prennent encore le matin une pincée de feuilles de lavande en poudre, avec un grand verre d'eau, ou bien des graines de fenu-grec, des infusions de basilic, de thym, de capillaire, avec le thé, contre les gastralgies. Lorsque les douleurs sont vives, ils consentent à se faire faire des pointes de feu sur l'épigastre, mais c'est une médication considérée comme héroïque et ils ne s'y soumettent qu'à regret, après avoir tout essayé.

Contre les *coliques*, ils prennent une poudre composée de graines de céleri, de « harmel » et de clous de girofle, finement écrasés ; ou bien encore, ils se font faire de fines incisions sur la peau de l'abdomen et se frottent avec des cigales. Enfin, nous avons vu souvent des maâlems pétrir le ventre des malades atteints de coliques ; un autre leur posait le pied nu sur le ventre et passait par dessus en prononçant des paroles magiques ; un marabout très vénérable récitait des prières, traçait des signes cabalistiques sur l'abdomen et finalement crachait dans le creux de l'ombilic.

Contre *l'ictère*, on mange des œufs assaisonnés d'oignons blancs et d'une pincée de kohl (sulfure d'antimoine) dont les femmes se servent pour les yeux ; la médication doit être continuée pendant trois jours.

Le foie et la rate sont souvent douloureux ; le remède classique est la saignée d'une veine du dos

de la main droite, quand il s'agit du foie, gauche, quand il s'agit de la rate. Dans les maladies du foie, on recommande aussi beaucoup d'absorber du foie de rat, de hérisson, de mulot, de *chèvre noire*. Faut-il voir là une connaissance des méthodes opothérapiques ? Nous ne le croyons pas ; dans l'esprit naïf des Arabes, il se passe un fait du même ordre que celui qui leur fait porter en amulette, pour les ophtalmies, un verset du *Coran* contenant le mot « Yeux ». Quand le foie est très gros, certains maalems pratiquent un séton dans l'hypocondre droit.

L'helminthiase est très fréquente; les Marocains mangent leurs viandes très cuites et, sauf les pastèques, les melons, les raisins, les figues, peu de crudités ; mais il y a une foule de circonstances de leur vie dans lesquelles ils s'infestent. Leur malpropreté, leur inconscience de la malpropreté pourrait-on dire, est en des principales causes. Pour s'en débarrasser, ils prennent une décoction d'écorce de grenade, ou encore ils avalent chaque matin trois doigts d'un mélange de miel et de lentilles écrasées en poudre très fine. Un autre remède consiste à faire macérer des pétales de roses dans de l'eau pendant vingt-quatre heures et de boire le matin suivant un verre de la macération : le lendemain, tous les hôtes indésirables de l'intestin ont disparu (?)

A partir d'un certain âge, les Marocains, surtout les riches, sont souvent atteints *d'hémorroïdes*. La recette la plus connue et qui nous a été très vantée,

est celle-ci : on coupe la tête d'un hérisson mâle, on la grille sans la dépouiller, puis on l'écrase et, avec de la graisse de mouton, on fabrique une sorte de pommade dont on frotte chaque matin, pendant sept jours, l'endroit douloureux. Quelques maâlems pratiquent ainsi dans le cas d'hémorroïdes et de marisques ; on prépare un mélange de goudron épais, de goudron fluide, de bleu de lingère et de cristaux jaunes qui paraissent être du bichromate de potasse. On fend avec un rasoir les hémorroïdes et on introduit le mélange dans la plaie.

Dans le *rhumatisme*, qui n'est pas aussi rare au Maroc qu'on pourrait le croire, mais que les indigènes confondent souvent avec les arthrites spécifiques, on emploie la méthode suivante : on tue, en l'égorgeant selon le rite musulman, une jeune poulette n'ayant jamais pondu, on la plume et on la fait cuire avec beaucoup d'épices. Dès qu'elle est au feu, le malade s'enferme dans un endroit très chaud, au bain maure, par exemple ou, s'il n'y en a pas dans le voisinage, sous sa tente où il a allumé plusieurs réchauds. Lorsque la sueur commence à perler au front, il sort et mange la poulette. Un autre remède consiste à prendre un mulot vivant, à le dépouiller et à lui enlever les tripes, le cœur et les poumons, à le sécher d'abord au soleil, puis au four. On l'écrase ensuite dans une sorte de mortier jusqu'à obtenir une poudre que l'on mélange avec du miel. Tous les matins, le malade avale à jeun trois doigts de cette composition.

Nous avons dit plus haut que le paludisme est très fréquent chez les indigènes de certaines régions, particulièrement aux bords des oueds C'est qu'en effet les riverains font des dérivations pour amener l'eau dans leurs jardins et cette eau qui reste stagnante devient un milieu très favorable à l'éclosion des moustiques. Actuellement tous les Marocains connaissent les effets bienfaisants de la quinine qu'ils appellent « quina » et ils viennent, souvent de très loin, en demander fréquemment dans les infirmeries. Cependant, en vertu de ce caractère que nous avons essayé de mettre en lumière dans notre premier chapitre, ils accordent également confiance à leurs remèdes indigènes qui sont assez nombreux. L'un d'eux consiste à avaler deux ou trois crottes prises dans l'intestin du mouton *tué pour l'Aïd-el-Kebir*. Un autre consiste à boire pendant sept jours de l'eau ayant baigné une certaine amulette délivrée par uu marabout. Le septième jour, le malade avale le papier. Dans le Rif et les Djebala, on emploie une décoction de « merriout » (*marrubium vulgare*) ainsi préparée : mettre environ une livre de merriout dans un litre d'eau, faire bouillir jusqu'à réduction de moitié, puis filtrer sur un linge ? Chaque matin, prendre un verre de cette liqueur et de même le soir une heure avant de manger. D'après Mouliéras, à qui nous empruntons cette recette, elle serait souveraine contre la fièvre et les maladies du foie, là où tous les autres remèdes auraient été inefficaces (1). La marrube

1. Mouliéras, *le Maroc inconnu*, t. II.

est encore employée dans la *migraine* en cataplasmes appliqués sur la tête, mais on traite le plus souvent cette affection par des ventouses derrière les mastoïdes, ou encore par le procédé déjà indiqué (V. p. 20, note 1).

Les *maladies du système nerveux* ne sont l'objet d'aucun soin particulier. Les épileptiques, les hystériques ne sont pas rares; les enfants atteints de paralysie infantile se rencontrent souvent, mais la cause en est dans le djnoun et contre cela, il n'y a pas de remède curatif bien efficace. Quant aux fous, on se garderait bien de les guérir : leur folie leur confère *ipso facto* la sainteté. Le fou est marabout, il est des bienheureux qui lisent dans le ciel les tables du *Coran*, ses conseils sont écoutés, même les plus fantaisistes et l'on cherche à tirer des enseignements de ses discours les plus incohérents. Devient-il furieux ? est-il si agité qu'il devienne dangereux ? on se borne à lui faire respirer la fumée obtenue en brûlant de la fiente de cicogne (1) bien sèche.

La *rage* n'est pas très fréquente, si l'on considère le nombre de chiens à demi-sauvages, nourris des charognes qu'ils découvrent sur les pistes ou des cadavres qu'ils déterrent, qui entourent le moindre douar. Lorsqu'un Marocain aperçoit un chien fou, il le lapide et le tue s'il peut, mais parfois il se fait

1. La cigogne est pour les Marocains un oiseau sacré, considéré comme marabout. De même l'insecte appelé mante religieuse. La vue de ces animaux est un présage de bonheur.

mordre. Il applique alors une des recettes suivantes : l'animal étant assommé, on lui arrache une poignée de poils qu'on brûle et dont on applique la cendre, encore chaude, sur la blessure. Pendant dix jours le malade ne doit manger que de l'ail cru sans autre nourriture. On peut encore réclamer l'assistance d'un saint marabout ou de quelque zaouïa voisine (1) : le mordu monte sur un âne et se fait suivre d'une chèvre *noire*. Le marabout tue la chèvre, lui enlève le foie dont il fait manger une partie au malade. D'après Mouliéras, les habitants de Djebalas font, au premier jour du printemps, un couscoussou où il entre des bottes de thapsia garganica. Tous ceux qui mangent ce couscoussou sont immunisés contre la rage pendant toute l'année. Le même auteur raconte que les indigènes disent que la rage vient d'un certain oiseau dont la fiente, tombant sur l'herbe, empoisonne les chiens qui viennent manger cette herbe.

Nous dirons pour terminer ce chapitre quelques mots des *intoxications au Maroc*. Il faut distinguer à ce propos les habitants des villes et ceux de la campagne, du « bled ». Les citadins, en contact avec les Européens, et souvent avec la classe inférieure, prenant volontiers les vices de l'Europe sans en prendre les qualités ; il est bien rare que le sentiment religieux soit un frein aux passions, aussi

---

1. Les zaouïas sont des sortes de monastères établis généralement près du tombeau d'un marabout célèbre.

sera-t-il nécessaire, si l'on veut enrayer le mal avant qu'il soit trop profondément enraciné, que les pouvoirs publics prennent des mesures *ad hoc*.

L'opiomanie, la morphinomanie sont inconnues de la plupart des Marocains ; nous avons fréquenté à peu près toutes les classes de la société marocaine et nous n'avons jamais rencontré de fumeurs d'opium, ni d'amateurs de la seringue de Pravaz.

Par contre, l'alcoolisme, presque inconnu dans les régions éloignées des villes, est chose très fréquente dans ces dernières. *Le Coran* défend l'usage du vin et de l'alcool, aussi les lettrés tournent-ils la difficulté en buvant du champagne, qu'ils appellent « gazouz » et feignent de confondre avec la limonade. Quant aux pauvres diables, ils ignorent *le Coran* et boivent tous les alcools frelatés, tous les vins fabriqués que vendent les Juifs, les Espagnols et, malheureusement, certains Français. Avant l'interdiction de l'absinthe, nous avons vu des Marocains absorber cette liqueur sans une goutte d'eau et s'en aller ensuite dormir dans un coin. Certains chefs indigènes croient faire preuve de loyalisme en s'enivrant avec nos vins de France ; comme ils ne sont jamais modérés dans ce qu'ils font, ils arrivent à contracter des habitudes d'ivrognerie lamentables.

Dans le bled, le vin est rare ; les Marocains n'en fabriquent pas et il est interdit formellement aux débitants européens d'en vendre aux indigènes, ainsi que des alcools. Malheureusement, des mesures ana-

logues sont presque impossibles à prendre dans les villes.

D'après certains voyageurs, les étudiants de Fez s'intoxiqueraient avec la belladone qui aurait le pouvoir de leur donner plus d'intelligence et de mémoire. Nous avons interrogés des Fasis lettrés à ce sujet : ils n'ont pas paru connaître ce genre d'intoxication.

Mais l'intoxication par excellence au Maroc est celle qui consiste à fumer le kif. Le kif est la feuille de chanvre indien réduite en poudre grossière et fumée dans de petites pipes en terre cuite, en agate, en fer incrusté de cuivre, voire même en argent, dont le tuyau, en bois, est orné de dessins multicolores et de sculptures souvent très pittoresques. Le fumeur possède encore une trousse de cuir plus ou moins artistiquement brodée ou travaillée et quelques petits instruments pour vider ou récurer la pipe. Les fumeurs se réunissent souvent dans les cafés maures où ils boivent du thé à la menthe et savourent la pipe de kif qui passe de bouche en bouche. Nous n'insisterons pas sur le danger que présente cette habitude au point de vue de la transmission de la syphilis, l'intoxication par le kif étant bien autrement importante. Au bout de quelques pipes, le fumeur est dans un état d'hébétude très douce, paraît-il, ressentant de vagues impressions voluptueuses, un grand contentement de soi et de ce qui l'entoure ; mais cet état que recherche le fumeur n'est obtenu bientôt qu'avec des doses très fortes ; il est obligé à

chaque instant d'allumer une nouvelle pipe, cela devient un besoin, une obsession, absolument comme la morphine pour les morphinomanes. Bientôt, tout travail devient impossible, l'intelligence sombre dans la fumée de la drogue, les yeux sont vagues, le visage abruti, l'intoxiqué paraît toujours absent, perdu dans un rêve nébuleux ; en même temps, il perd l'appétit, il maigrit, se cachectise et devient facilement la proie de la tuberculose ou de toute maladie, même bénigne.

Alcoolisme et cannabisme, voilà les deux intoxications contre lesquelles il faut lutter : la première n'a pas encore droit de cité, il suffit de l'empêcher de se développer ; quant à la seconde, c'est plus difficile ; plusieurs Sultans l'ont essayé en vain, d'autres en ont tiré de grosses ressources budgétaires. Peut être l'éducation de la masse, qui se fera avec une très grande rapidité à en juger par les résultats atteints jusqu'ici, arrivera-t-elle à supprimer ce vice, que ni la sagesse du *Coran*, ni la puissance des Sultans n'ont réussi à étouffer.

Croyances et pratiques relatives a l'obstétrique et a la naissance

Il est très difficile d'obtenir des renseignements précis sur l'accouchement au Maroc ; nous n'avons jamais pu assister à aucun, même en simple spectateur, la présence d'un homme pendant cet acte

étant interdite par les coutumes musulmanes. Les parturientes sont assistées par de vieilles femmes ayant la réputation de connaître l'art obstétrical, mais incapables en réalité de donner aucun secours efficace en cas de dystocie. Inutile de dire qu'elles n'apportent aucun soin d'asepsie et même de propreté dans leurs manœuvres et si la mortalité n'est pas très grande, c'est que les femmes marocaines jouissent de cette immunité, de cette résistance à l'infection que nous avons déjà signalée.

Nous avons réussi à gagner la confiance de quelques matrones, soit en leur délivrant quelques médicaments sans importance, soit en leur expliquant que les médecins français font en France les accouchements, que nous serions heureux de comparer nos méthodes avec les leurs et c'est ainsi que nous avons pu recueillir un certain nombre de renseignements ; nous ne rapporterons que ceux qui nous ont été confirmés à plusieurs reprises dans différentes régions.

L'enfantement est considéré au Maroc comme une bénédiction du ciel ; la femme stérile peut être répudiée et son père est obligé de rendre au mari la dot qu'il a payée (1), aussi les femmes qui n'ont

1. Au Maroc, en effet, c'est le mari qui paie la dot. Il achète une femme et paie à son père le prix convenable qui varie selon l'âge, selon la beauté, selon que l'épousée a été ou non mariée. Une jeune fille de douze à quinze ans vaut de 50 à 100 douros (200 à 400 francs). L'homme donne aussi des vêtements et des bijoux qui restent la propriété de la femme, généralement, même en cas de divorce.

pas d'enfant cherchent-elles à devenir fécondes. Il y a, à ce sujet, plusieurs pratiques : dans certains endroits, la femme va en pèlerinage au marabout de Sidi Rahal (1) ; elle couche à la zaouïa et revient apte à être fécondée si le Sid a bien voulu entendre sa prière. Ailleurs, elle porte une amulette autour du ventre, ou bien elle mange un couscoussou dans la composition duquel entrent des grains de « aneb ed dib » (2) (*Solanum nigrum*), ou bien elle avale chaque matin un peu de goudron et mange du pain fabriqué avec de l'ail, des oignons, de l' « houden el hallouf » (3), deux à trois grammes de noix de galle de tamaris, de l'huile et du beurre.

Lorsque la grossesse est confirmée, que la femme sent remuer, c'est-à-dire entre le cinquième et le sixième mois (4), elle va consulter la matrone qui lui frictionne le ventre; chaque matin elle répétera ces frictions et si elle ressent des douleurs, elle se couchera immédiatement sur le côté gauche.

Le jour de l'accouchement arrivé, la femme s'enferme avec la matrone et deux ou trois aides dans une chambre ou sous une tente d'où les hommes s'éloignent. Une corde solide pend du plafond ; la parturiente saisit la corde pendant les douleurs et tire dessus tout en faisant des efforts et en criant:

---

1. Sidi Rahal se trouve situé à une journée de Marrakech, dans le karnas (V. de Foucauld, *Ouvr. cité,* p. 79.
2. Mot à Mot : Raisins de chacal.
3. Mot cité : oreilles de cochon.
4. Mois lunaires.

Rebbi ! Rebbi ! Entre les douleurs, la matrone passe ses doigts enduits de beurre ou de graisse de mouton dans le vagin, afin de lubréfier le passage. Il n'est naturellement pas question de lavage, ni d'injections d'aucune sorte.

Lorsque les douleurs deviennent très vives et très rapprochées, deux femmes soutiennent la parturiente sous les aisselles. Celle-ci écarte les jambes entre lesquelles la matrone s'assied, prête à intervenir. Lorsque la tête paraît à la vulve, la matrone essaie de la faire sortir, la femme s'accroupit, toujours soutenue par les aides, elle s'assied sur les jambes de l'accoucheuse qui arrive, au bout d'un certain nombre de tractions, à sortir l'enfant. On coupe alors le cordon, très long (4 travers de doigts) et on le lie avec un fil de laine. L'enfant est enveloppé dans un linge propre et on attend pendant quelques minutes que la délivrance se fasse. Si le placenta ne paraît pas, on tire sur le cordon jusqu'à ce qu'il sorte et on va l'enterrer loin des regards, dans le plus grand secret, le placenta pouvant servir en effet à accomplir de nombreux et terribles maléfices. La femme reste couchée pendant sept jours, mais elle donne le sein presque aussitôt. On ne lave jamais l'enfant de peur du Djoun qui provoquerait toutes sortes de maladies et de malheurs chez le nouveau-né ; il ne sera lavé que lorsqu'il marchera tout seul.

Les cas de dystocie sont rares, mais s'ils se présentent, la femme et l'enfant meurent sans secours ; nous ne pensons pas qu'un médecin européen ait

jamais été appelé chez les indigènes au Maroc pour appliquer un forceps ou pratiquer une version. Il suffirait peut-être d'une fois pour que l'usage s'établisse, quoique la femme soit toujours la dernière à venir à nous, empêchée par l'homme : ce jour-là, une grande victoire aura été remportée sur l'ignorance et le fanatisme.

Pour faciliter l'accouchement difficile, on applique sur le ventre des amulettes délivrées par le taleb, on brûle des os de poissons sur un réchaud au-dessus duquel la femme s'accroupit, on frictionne le ventre et on attend.

Une croyance très répandue est que l'enfant peut s'endormir dans le sein de sa mère pendant plusieurs années. Très souvent des femmes sont venues nous consulter à ce sujet ; elles racontaient que leur ventre était devenu gros en quelques mois, puis s'était arrêté de grossir, l'enfant s'étant endormi, et restait ainsi depuis plusieurs années. Généralement, nous trouvions en examinant la femme un utérus fibromateux ; la ménopause survenant dans le même temps avait fait croire à la grossesse.

Certaines femmes profitent de cette croyance pour cacher leurs infidélités ; d'autres y croient réellement et essaient de provoquer le sommeil du fœtus de la façon suivante : elles s'appliquent sur le ventre un moulin indigène et tournent la pierre supérieure jusqu'à ce qu'elles ne sentent plus remuer le fœtus ; à ce moment il est endormi et ne se réveillera que

lorsque la femme le voudra : un marabout ou un taleb lui donneront l'amulette nécessaire.

Lorsqu'une femme ne veut pas avoir d'enfant, elle demande au taleb un gri-gri qu'elle porte sur le ventre, attaché par une cordelette de laine : tant qu'elle le porte, elle ne peut être fécondée, mais l'enlève-t-elle qu'elle devient aussitôt propre à la conception.

L'avortement provoqué est extrêmement rare au Maroc ; il n'est guère pratiqué que par les prostituées ou dans des cas bien exceptionnels. Les matrones connaissent des recettes nombreuses, mais elles les dévoilent difficilement. Les infusions de saponaire et de bois de thuya ont la réputation d'avoir des propriétés abortives.

Pour se faire avorter, la femme attend la nuit et, quand le douar est endormi, que les hommes surtout ne peuvent la voir, elle creuse dans le sol un trou où elle allume du feu de charbon de bois ; elle s'accroupit au-dessus, écartant les cuisses le plus possible et jette de l'eau sur le feu. Les vapeurs iraient asphyxier l'enfant dans l'utérus (!). Parfois elles emploient le soufre qui a l'inconvénient d'attirer l'attention par l'odeur de ses vapeurs quand on l'allume, mais qui serait plus actif selon la croyance des matrones. Il doit y avoir bien d'autres méthodes encore, mais nous n'avons pu les connaître, pour la double raison que l'avortement provoqué est très rare, la venue d'un enfant, légitime ou non, étant considérée comme une bénédiction du ciel, — et que les femmes possé-

dant de tels secrets les gardent sans en rien dire.

Nous dirons un mot de la circoncision, car c'est une opération qui fait date dans la vie d'un Marocain et, à cette occasion, on ne manque pas de donner une grande fête qui consiste, comme toujours, à beaucoup manger, à boire du thé en croquant des gâteaux pendant que des chanteuses (Cheikhates) psalmodient leurs chants monotones en s'accompagnant de la djerbouka ou du violon, plus rarement du tambourin.

La circoncision se pratique vers la fin du printemps ou pendant l'été, « quand les orges sont coupées » nous a-t-on dit souvent, sans doute à cause de la crainte du froid, peut-être plus encore parce qu'à cette époque le Marocain aura de l'argent en vendant sa récolte ou en empruntant dessus et pourra faire la fête. L'enfant doit avoir cinq ou six ans parfois il a davantage. Les pauvres le conduisent au souk et c'est là que le maâlem pratique l'opération, mais les riches le font venir chez eux et naturellement il est de la fête. Quoiqu'il en soit, le praticien procède ainsi : il tire le plus qu'il peut sur le prépuce et le tranche d'un seul coup de ciseaux puis applique en guise de pansement une pâte faite d'eau et de henné. Très souvent le frein est sectionné en partie et, par rétraction cicatricielle, amène une sorte d'hypospadias ; nous en avons vu de nombreux cas.

Pas plus qu'ailleurs le maâlem ne tient compte de l'asepsie et cependant les complications d'infection sont rares. Il est banal de dire toute l'utilité de la

circoncision pour les Marocains, aussi avons-nous essayé de faire prendre aux indigènes que nous soignions l'habitude de nous amener leurs enfants pour la pratiquer nous-même aseptiquement : ce fut toujours en vain. Il est vraisemblable que l'opérateur a un rôle quasi religieux ; en tout cas, c'est parce que nous étions un n'srani, un infidèle, que nous ne pouvions exécuter cette opération, alors qu'ils venaient si volontiers nous demander de les opérer pour tout autre chose.

CHAPITRE III

Les Guérisseurs

Au temps de sa splendeur, l'université de Fez enseignait les sciences médicales. On y lisait et commentait les ouvrages de Galien, de Celse, d'Avicenne, d'Avenzoard, de David, d'Antioche, etc. On y délivrait même une sorte de diplôme attestant que le possesseur avait une « connaissance réelle des scien- « ces certaines, telles que l'art de la médecine « reconnue par la loi et ses applications... », ce qui lui permettait d'exercer dans l'empire du Moghreb. Actuellement, Fez reste encore la ville sainte, la vraie capitale du Maroc ; on y enseigne encore *le Coran* et le droit musulman dans les mosquées, où les tolbas sont nombreux et assidus ; mais on n'y enseigne plus les sciences médicales. Il existe pourtant de nombreux livres en arabe traitant de la médecine ; nous en avons eu plusieurs entre les mains, et ils sont très répandus dans les bibliothèques des lettrés ; ce sont les ouvrages des auteurs cités ci-dessus augmentés de considérations se rap-

portant à la magie, à la sorcellerie, autant qu'à la médecine, telle que nous l'entendons.

Bien qu'on n'enseigne plus l'art de guérir, il y a de nombreux guérisseurs au Maroc, et s'ils ne savent pas grand chose, ils ne manquent pas cependant d'affirmer l'efficacité des remèdes qu'ils ont appris un peu partout, en voyageant d'une région à l'autre, plus qu'en étudiant dans les livres. En se plaçant à un point de vue général, on peut dire qu'il y a au Maroc deux sortes de guérisseurs :

1° Les *santons* (tolbas ou marabouts) qui ne délivrent aucun médicament mais donnent des amulettes, pratiquent des exorcismes, aussi bien pour guérir une maladie que pour délivrer du Djnoun ou préserver du mauvais œil ;

2° Les *toubibs et les maâlems* qui vendent des drogues, des herbes et tous les ingrédients nécessaires à la fabrication des remèdes arabes, ou qui pratiquent la chirurgie, font des saignées, appliquent des ventouses et des cautères, arrachent les dents, réduisent les fractures et les luxations et sont en même temps barbiers.

Dans la réalité, la distinction n'est pas toujours aussi nette ; il arrive que le même personnage se serve concurremment de l'intervention divine et de médicaments plus ou moins efficaces, le port d'une amulette étant considéré comme un adjuvant précieux de toute intervention.

Enfin, il ne faut pas oublier les pèlerinages que font les Marocains pour se guérir de leurs maladies ;

certains sont très fréquentés et les indigènes ont grande confiance dans l'intervention des saints pour les guérisons miraculeuses. Lorsqu'on lit *le Coran*, on est frappé de l'insistance avec laquelle le Prophète combat l'idolâtrie, et l'histoire de l'Islam montre qu'il ne se contenta pas de faire la guerre aux idolâtres de son temps par la parole ou par l'écrit, mais qu'il leur livra de sanglantes batailles. Cependant, il n'y a pas sans doute de peuple qui possède plus de superstitions idolâtres, qui ait plus de confiance dans l'efficacité d'une amulette, d'une relique, d'une pierre ou d'une eau miraculeuses, ou encore, dans l'intercession d'un saint tout aussi contraire à l'Islamisme.

Les Santons

On les voit surtout dans les marchés, accroupis sous une petite tente qui se signale, au milieu des autres, par le drapeau qui la surmonte. Devant eux, un ou plusieurs encriers avec des encres de différentes couleurs, quelques bambous taillés pour écrire, du papier, un *Coran*, quelquefois quelques manuscrits. Le santon est souvent un beau vieillard à barbe blanche, parfois un nègre, toujours très digne, très discret, onctueux, l'air inspiré, parlant à voix basse, et comme si Allah lui-même parlait par sa bouche. Le malade se présente, raconte son mal avec force gestes et explications oiseuses, embrouillées de parenthèses, de formules de politesse et de compliments.

Le santon l'écoute sans rien perdre de sa sérénité, les yeux vagues, comme perdu dans un rêve; parfois il feuillette son *Coran* et les manuscrits d'une main distraite ; puis, arrêtant le flot de paroles de son interlocuteur, il lui pose trois ou quatre questions et paraît réfléchir profondément. Alors il donne quelques conseils, souffle sur l'endroit malade, ou bien, mouillant son doigt de salive, y dessine quelques signes mystérieux ; ensuite il prend un papier, y trace avec ses encres de plusieurs couleurs une suite de lettres, de carrés magiques, une sourate du *Coran*, à l'envers ou dans un certain sens, plie la feuille, souffle dessus deux ou trois fois à l'endroit, puis à l'envers, et la donne au malade qui verse une petite pièce d'argent ou quelques flous (1 flous vaut environ 1/9 de sou français), et s'en va confiant dans l'efficacité de son amulette qu'il portera attachée par un fil de laine ou enfermée dans un sachet de cuir ou de métal joliment travaillé.

Actuellement, la plupart des santons ne sont vénérés qu'à cause de leur sainteté, de leur vie exemplaire, mais à côté d'eux il y avait autrefois, plus rarement aujourd'hui, le taleb qui était instruit et donnait des amulettes d'après une science enseignée dans les mosquées de Fez et de Kairouan : la science des chiffres et des mots magiques. Sur les souks marocains, on rencontre maintenant beaucoup de marabouts délivrant des amulettes qui ne sont ni saints ni savants, connaissent tout juste l'alphabet arabe ; mais ils s'adressent à des ignorants et leur

vogue, leur renom résident dans leur savoir faire, dans leurs façons de se tenir, dans leurs manières onctueuses.

Pour devenir marabout, pour avoir la puissance de guérir par les amulettes où simplement par l'imposition des mains, il suffit de descendre plus ou moins directement d'un saint, d'appartenir à une zaouia, de donner l'exemple d'une vie digne ou bien bizarre, de se livrer à des pratiques extraordinaires, ou, mieux encore, d'être fou ou épileptique. Certains marabouts sont très vénérés par le peuple et même par les puissants. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux sont dignes de cette vénération par leur vie et par le bien qu'ils font : souvent ils prennent la défense du faible dont personne ne se soucie et limitent les exactions des puissants ; des dons qu'on leur offre, ils laissent une partie aux pauvres et leur maison est un refuge pour beaucoup, souvent une protection.

Le marabout entretient généralement autour de lui sa famille et un certain nombre de disciples. Les fidèles qui veulent guérir vont lui demander d'intercéder près de Dieu en leur faveur ; il leur délivre aussi des amulettes ou leur souffle sur la tête ou sur les yeux. Il reçoit des présents souvent considérables car les dons ne lui viennent pas seulement des individualités, mais des tribus sur lesquelles il étend sa bénédiction.

La puissance des marabouts subsiste après leur mort ; la terre de leur tombeau a des propriétés curatives merveilleuses contre toutes les maladies, et par-

fois l'usage s'établit d'aller en pèlérinage en ces lieux pour obtenir des guérisons, la fécondité, la richesse, la victoire sur un ennemi, etc.

Parmi les plus célèbres pèlérinages du Maroc, on peut citer ceux de Moulay Yacoub, de Moulay Bouazza, de Moulay Bouchaib, de Moulay Bouchta, de Sidi Rahal, etc.

Moulay Yacoub est, à beaucoup près, le plus connu. Ce lieu de pèlerinage, situé près de Fez, dans un site très joli, est consacré à la guérison de la syphilis dans toutes ses manifestations. Du roc sort une source sulfureuse très chaude dont l'eau coule dans une piscine réservée aux hommes, puis dans une autre réservée aux femmes Les malades s'y plongent entièrement, en implorant le saint, dont le tombeau est tout près, de leur faire paraître fraîche l'eau qui est brûlante. Les Marocains ont grande confiance dans l'efficacité des eaux de Moulay Yacoub et plusieurs nous ont affirmé avoir été guéris moins de huit jours après leur pèlérinage, alors que tous les autres remèdes avaient échoué.

Moulay Bouazza est un célèbre marabout des Zaers qui mourut vers 572 de l'hégire ; son tombeau est paraît-il, une merveille d'art musulman, malheureusement laissé pendant très longtemps sans réparations, bien que les dons y affluent de toutes parts. Moulay Bouazza guérit toutes les maladies, mais particulièrement les maux d'yeux. Tous les ans, au printemps, un grand pèlerinage attire une quantité considérable de pèlerins, car le voyage à Moulay Bouazza

dispense du voyage à la Mecque que doit faire en sa vie tout bon Musulman.

Sidi Rahal, dont nous avons déjà parlé, et Moulay Bouchta sont renommés pour procurer la fécondité aux femmes stériles.

Moulay Bouchaib, près d'Azemmour, est aussi un pèlerinage fameux où s'accomplissent de nombreux miracles. Ce grand saint fut l'ami et le maître de Moulay Bouazza.

Dans son ouvrage si documenté, de Foucauld parle de Sidi Abdallah ou Mnind, où existent des sources intarissables. « Toute personne atteinte de maladie « scrofuleuse n'a qu'à aller à la Koubba de Si Abdal- « lah ou Mnind, Ez Zaoula, à y passer trois jours en « prières et en sacrifices, puis à se baigner ici : sa « guérison est assurée. »

Il y a beaucoup d'autres saints guérisseurs au Maroc; leur étude pourrait faire l'objet de nombreux volumes. Tous jouissent d'une grande renommée, au moins locale ; un peuple dans l'enfance, comme le sont encore les Marocains, remplace les idoles de bois ou de pierre par le culte de personnages remarquables pendant leur vie, bien que le véritable esprit de leur religion s'y oppose ; mais n'est-ce pas là une étape aussi dans l'évolution de beaucoup d'autres religions.

Le toubib et le maalem

A côté de la tente du taleb qui vend ses amulettes,

on voit souvent celle du toubib, surmontée également d'un petit drapeau et devant laquelle s'étalent une foule de petites boîtes contenant des ingrédients les plus divers. On y trouve tous les produits dont nous avons parlé. Le soufre, le sulfate de cuivre, le koheul, l'alun y voisinent avec le « souak », l' « houden el hallouf », le « nejem », le safran, les os de poissons desséchés, la fiente de cigogne, la tête de hibou, le poil de chacal, les plumes d'oiseau, les peaux de lézard, etc. De temps en temps, le toubib, accroupi devant son étalage pittorresque, crie sa réclame, indiquant les propriétés curatives merveilleuses de ses produits et appelle autour de lui la masse des badauds qui, toujours atteints de quelque mal ou en prévision d'une maladie qu'ils craignent, lui achètent le « doua » sur lequel ils demandent force explications complémentaires et qu'ils enferment ensuite dans un nœud de leur burnous ou de leur cheich.

Une autre figure bien caractéristique du Maroc, est celle du maâlem. C'est le chirurgien arabe et c'est aussi le barbier.

Son arsenal est des plus simples : quelques rasoirs, deux ou trois lancettes, un ou deux daviers pour l'extraction des dents, une demi-douzaine de ventouse arabes, parfois des ciseaux pour la circoncision ou pour tailler la barbe.

La saignée est l'opération qu'il pratique avec le plus d'habileté. Le malade est tourné la face vers l'Orient sans quoi le sang ne jaillirait pas (!) ; la

manche est relevée jusqu'à l'aisselle ; le maâlem, avec une corde de palmier nain terminée par un nœud, entoure une seule fois le bras au-dessus du pli du coude, puis la corde s'enroule autour du nœud, entre celui-ci et la peau, de façon à serrer de plus en plus à mesure qu'on augmente le nombre de tours. Cela fait, le maâlem, avec une lancette assez semblable à celles dont nous nous servons en Europe, ouvre d'un coup la veine et le sang jaillit, pendant que le patient, frottant le pouce sur l'index, fait le simulacre de filer de la laine. Quand la quantité de sang répandue est jugée suffisante, le maâlem tire légèrement sur le chef de la corde resté libre et desserre ainsi peu à peu la striction, puis il panse avec un peu de henné ou un morceau de chiffon.

Les ventouses scarifiées sont aussi fort en honneur chez les Marocains et bien peu s'en dispensent quand ils se font raser. D'après eux, cela leur donnerait de la vigueur, éviterait la migraine et les maux de tête en général. Elles se pratiquent parfois aux jambes, mais le plus souvent au niveau des mastoïdes. On se sert pour cela de sortes de pipes en cuivre ou en zinc, dont le tuyau recourbé est terminé par un petit bout de cuir. Le maâlem rase la partie où il appliquera la ventouse, puis fait une série de fines scarifications avec un rasoir, il y applique le fourneau de la pipe et aspire par le tuyau. Comme le cuir a été mâché souvent, il est ramolli et il suffit de presser dessus avec les doigts pour qu'il ferme l'extrémité du tuyau. Le sang s'amasse dans la ven-

touse ; de temps en temps, le maâlem la retire, la vide, la replace et aspire de nouveau.

Le maâlem applique encore des cautères, simples morceaux de fer de différentes formes qu'on fait chauffer sur un foyer creusé en terre et qui servent aussi bien aux chameaux, aux chevaux, aux ânes qu'aux humains, car le maâlem est aussi vétérinaire.

Sa science n'est certes pas universelle, son bagage de connaissances n'est pas considérable, cependant c'est encore lui, parmi les guérisseurs marocains, qui pratique l'art de guérir avec le plus de logique et d'habileté. Certains maâlems sont très adroits, particulièrement dans la chirurgie des fractures et des luxations, et nous avons vu des appareils faits par eux où apparaissait nettement qu'ils avaient tenu compte, peut-être sans se douter, des grands principes qui guident, dans les mêmes cas, nos meilleurs chirurgiens.

CHAPITRE IV

De l'influence du médecin français au Maroc

Après avoir essayé de montrer ce qu'est la médecine indigène au Maroc, après avoir fait un tableau des croyances, des pratiques, des superstitions médicales auxquelles les Marocains sont attachés depuis tant de siècles, nous ne pouvons nous empêcher de parler aussi du rôle du médecin français en face de ces pratiques moyennageuses, de montrer comment il pourra servir grandement la cause de notre civilisation dans ce beau pays.

Le médecin est un instrument de tout premier ordre dans la pénétration pacifique instituée par le général Lyautey ; c'est en guérissant les malades que le médecin fera cesser cette défiance qu'ont tous les Musulmans pour le roumi. Le Marocain vient à nous, à nos institutions, par le chemin de l'infirmerie indigène ; c'est là qu'il apprend à nous connaître, et sinon à nous aimer, du moins à reconnaître les bienfaits de notre civilisation.

Certes, tout n'est pas parfait dans le fonctionnement de l'Assistance indigène, mais une œuvre for-

midable a déjà été accomplie. C'est une gloire pour le Service de santé du Maroc d'avoir su amener si vite à nous, si peu de temps après les opérations militaires, le nombre considérable d'indigènes qui fréquentent nos dispensaires. Aussitôt qu'un poste est fondé on y installe avec des moyens de fortune d'abord, puis, plus confortablement ensuite, une infirmerie où le médecin militaire du poste donne des consultations, distribue des médicaments, traite les plaies, vaccine contre la variole. Quand notre situation est bien assise dans le pays, le médecin parcourt les douars, les marchés, vaccine et soigne ceux qui, trop loin ou trop négligents, ne viennent pas se faire soigner à l'infirmerie. Au début, le nombre des consultants est minime, mais bientôt le bruit des guérisons se répand, le nombre des consultations augmente. Le médecin ne soignait d'abord que les hommes, bientôt on lui amène les enfants, puis les femmes. Dès lors la confiance est établie, et la pacification a fait un grand pas.

Nous avons dit que le Marocain tient en haute estime tout homme qui guérit. Certes, ce n'est pas le premier jour, après la première consultation quil fera la différence entre les soins de l'empirique et les nôtres (les empiriques aussi guérissent quelquefois). Il ira bien consulter encore le taleb et le maâlem du souk, il écoutera leurs conseils parfois de préférence aux nôtres, mais il reviendra à l'infirmerie indigène si son mal a empiré ; et si le médecin sait s'y prendre, sait guérir, le Marocain lui restera attaché. Non seu-

lement il y viendra, lui, mais il y amènera tout son douar, il fera pression sur les timorés, il exhibera ses lésions guéries, comme une gloire personnelle. Il faut le voir conduisant fièrement une bande de huit ou dix malades qu'il amène au médecin, faisant l'homme influent, parce que, ayant été guéri, il croit jouir de prérogatives spéciales et se sent à l'infirmerie un peu comme chez lui. Il n'y a pas de meilleurs agents de pénétration pour nous que ces gens-là.

Le Marocain est loin d'être réfractaire à nos méthodes thérapeutiques. Lorsqu'il a donné sa confiance au médecin, il accepte de lui tous les traitements et l'on peut obtenir beaucoup plus qu'on ne penserait. En voici un exemple : étant chargé de diriger une infirmerie indigène, nous eûmes l'idée de délivrer à tous les syphilitiques qui venaient se faire soigner pour la première fois, une carte indiquant le nom du malade, sa tribu, le diagnostic de la lésion et le traitement institué. La carte était divisée en petits carrés et chaque fois nous inscrivions dans l'un d'eux la date et la dose de médicament injecté (huile grise, biiodure ou salvarsan). D'autre part, les malades étaient prévenus qu'on leur donnerait dans n'importe quelle infirmerie indigène de la région, le même traitement grâce à leur carte. Il y en eut très peu qui ne revinrent pas aux jours fixés, et presque tous suivirent leur traitement jusqu'au bout. Obtiendrait-on mieux et même autant d'une

population européenne, cependant plus instruite, au moins en apparence ? Nous ne le croyons pas.

Le Maroc n'est pas seulement pour le médecin un champ d'influence civilisatrice ; c'est encore un vaste champ d'études, où il pourra exercer son art en s'instruisant. Les infirmeries indigènes possèdent presque toutes une installation et un arsenal chirurgical assez complets ; on peut opérer beaucoup et souvent dans de bonnes conditions ; si l'on n'y a pas le confortable des grands services de chirurgie de la métropole, les malades sont aussi plus résistants, suppurent moins souvent, supportent mieux le choc opératoire, et les insuccès sont rares. Or, il y a beaucoup à faire, les estropiés, les boiteux, les gens porteurs d'ankyloses sont nombreux, les hernies, les hydrocèles vaginales sont fréquentes. Au point de vue médical on peut étudier sur place le paludisme, le typhus exanthématique, la variole et la peste (qui se font rares, il est vrai), la lèpre, la bilharziose, le bouton d'Orient. Il n'est pas douteux que bientôt chaque infirmerie indigène un peu importante soit munie d'un matériel de laboratoire ; le médecin pourra étudier les mycoses qui ne sont certainement pas rares et la syphilis qui se manifeste au Maroc sous des formes si nombreuses et si variées. Il y a là de quoi remplir l'activité la plus infatigable ; tout en faisant une œuvre utile de civilisation, le médecin, pourra faire encore œuvre scientifique.

Mais il doit, pour arriver au but, posséder plusieurs qualités presque indispensables. La connaissance de

la langue est une chose essentielle. Le médecin n'a pas besoin d'être un arabisant distingué ni pouvoir lire *le Coran* à livre ouvert, mais il doit pouvoir comprendre ce que veut son malade, de quel mal il souffre, expliquer en détail comment doivent être pris les médicaments ; la confiance de l'indigène dépendra beaucoup de ce point. Il doit montrer beaucoup de patience; l'Arabe est un grand enfant qu'il ne faut pas rebuter. Souvent il reviendra avec un pansement défait ; il aura souillé de quelque mixture sa plaie en bonne voie de cicatrisation ; il ne faut pas, à cause de cela, se décourager, mais essayer d'obtenir que le fait ne se renouvelle pas.

Il faut lui laisser ses amulettes, car il a grande confiance dans leur vertu protectrice ; si on les lui enlève et qu'il lui arrive malheur, sa famille ne pardonnerait pas. Le Marocain n'est pas très religieux, mais il faut quand même respecter sa religion, car il n'y tient tant que lorsqu'on l'attaque devant lui.

Enfin, et cela résume tout son rôle, le médecin doit-être un convaincu. Convaincu de son rôle civilisateur, il doit essayer de pénétrer la psychologie musulmane, et il n'y arrivera qu'en l'étudiant beaucoup, en se mêlant aux Arabes, en s'intéressant à eux, en les aimant ; convaincu aussi de son rôle de médecin en se donnant tout entier à ses malades sans marchander ni son temps ni sa peine ; mais n'est-ce pas là l'idéal de tout médecin ?

CONCLUSIONS

L'ensemble des pratiques et croyances médicales des Marocains forme un tout curieux, où l'on peut retrouver les vestiges d'une ancienne civilisation, d'un enseignement autrefois prospère. La médecine arabe en est encore aux idées d'Avicenne, d'Avenzoard, de David, d'Antioche, etc.

A cet ensemble sont venues s'ajouter des superstitions entachées de magie et de sorcellerie, et elles s'y sont mêlées si intimément qu'il est presque impossible de les en séparer.

Les guérisseurs indigènes ont sur ce peuple naïf et superstitieux une grande influence, mais cette influenee peut être acquise facilement par les médecins français. Ceux-ci trouveront au Maroc un champ d'études fertile ; le Marocain vient volontiers leur demander la guérison de ses maux et chaque guérison fait pénétrer un peu plus avant notre civilisation. C'est en soignant et en guérissant les Arabes que nous nous les attacherons le plus facilement et le plus solidement.

Le médecin d'Assistance indigène doit être convaincu de la beauté de l'œuvre à accomplir. La tâche

est parfois pénible ; il faut y apporter une grande patience, une grande tenacité et beaucoup de tolérance. Ce n'est pas de suite que les Marocains renonceront à leurs superstitions ; elles ne disparaîtront que peu à peu, à mesure que l'éducation de la masse se fera : le médecin peut et doit être un des plus puissants instruments de cette éducation.

Lu et approuvé :
Le président de la thèse
ROGER

Vu le Doyen de la Faculté de Médecine
L. LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris
LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Crussard (Dr). — Pharmacopée arabe.

Delphin. — Fez. Son université et l'enseignement supérieur musulman. Leroux, 1888.

Doutté (E.). — Magie et religion. Jourdan, Alger, 1908.

— Missions au Maroc. En tribu.

Foucauld (De). — Reconnaissances au Maroc.

Leared. — Morokko and the Moors, in Elisée Reclus : Géographie universelle, t. XI.

Mauchamps (Dr). — La Sorcellerie au Maroc. Dorbon, 1911.

Montet (E.). — Le Culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc. Genève, 1909.

Mouliéras. — Le Maroc inconnu. André, 1895.

Nevbu (Dr R.). — L'État sanitaire de l'Afrique du Nord, dans l'antiquité et de nos jours.

Raynaud. — Étude sur l'hygiène et la médecine au Maroc. Paris, Baillère, 1902.

Imp. de la Libr. Le François, rue Casimir-Delavigne, Paris 3228-17.

295

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE